Maurice GILLET

Le pilori viral des prénoms : anatomie d'un lynchage 2.0

Des clics et des claques

Dans l'arène féroce du numérique, des prénoms cessent d'être de simples marqueurs intimes pour devenir des symboles, des clichés, parfois même des insultes.

Ce phénomène, à la fois brutal et captivant, prolonge les ancestrales pratiques de stigmatisation tout en les amplifiant à une vitesse vertigineuse.

Derrière les moqueries virales et les mèmes acérés, se dessinent les contours d'une société en quête de repères, où les prénoms dévoilent des tensions sourdes : hiérarchies sociales, fractures culturelles, mythologies modernes.

Quelque quatre-vingts entrées alphabétiques peuplent ce cyber-pilori, dont Kevin est loin de détenir l'exclusivité.

Journaliste retraité des Éditions de l'Avenir (Namur) où il a tenu une chronique de langage, Maurice GILLET a collaboré au musée de la Grande Ardenne (Piconrue, Bastogne). Il y a publié en 2007 une étude sur les parodies dialectales du latin liturgique (*Li latin sins dîre amèn'*), ouvrage couronné du prix triennal Langue et Littérature Joseph HANSE.

Le pilori viral des prénoms : anatomie d'un lynchage 2.0

Des clics et des claques

Avant-propos

SES COLLÈGUES l'appellent Monsieur K, clin d'œil à Khrouchtchev. Sa compagne, plus sobre, s'en tient à K – en espérant ne pas avoir à se répéter. Sagement, lui-même s'est résigné à réduire son prénom à sa seule initiale, tant celui-ci a explosé en stéréotype viral, synonyme de « beauf », « cancre » ou « stupide ».

Propulsés dans l'arène numérique, certains prénoms sont en effet cruellement recyclés en clichés, voire en invectives. S'il prolonge les ancestrales traditions de dénigrement, ce pilori virtuel en démultiplie la vitesse et la force de frappe. Il imprègne ses cibles de stigmates et les enveloppe d'une moquerie féroce, révélatrice des hiérarchies sociales, des fractures des valeurs et des mythologies contemporaines.

« Kevin n'est pas un nom, mais un diagnostic »[1] Cet aphorisme condense la discrimination accablant le plus notoire des souffre-douleurs. Des sociologues allemands ont même forgé un terme, *Kevinismus*[2] (kévinisme), pour définir la cascade de préjugés foudroyant certains prénoms. À rebours de ceux protégés par le bouclier de la respectabilité, ces bêtes noires des territoires du Web passent notamment pour les indicateurs d'appartenance à des strates sociales précaires, trahissant une condition socio-économique rejetée ou marginalisée.

Repoussoir, défouloir, exutoire

L'ostracisme naît aussi de la profusion. Il est la rançon de la gloire, qu'ont jadis payée Jean et Marie, célébrités historiques. À nouveau, le prototypique Kevin en administre ici la preuve, lui qui fut en 1991 le champion des masculins dévolus outre-Rhin. Une large part de sa popularité native, il la doit au film *Kevin, allein zu Haus* (« Kevin, seul à la maison »), titre choisi là-bas pour *Maman, j'ai raté l'avion*, de Chris Columbus, cette comédie planétaire qui remplissait alors les salles. Effet de mode fulgurant[3].

On pourrait baptiser *kévinisation* l'ensemble des processus et mécanismes qui arrachent un prénom à sa fonction exclusive d'attribut de l'identité et de l'intimité pour l'ériger en repoussoir collectif, en défouloir, en exutoire, livré aux humiliations des réseaux, forums, vidéos, tweets et buzz. L'écosystème digital le transforme en *punchline* et l'enferme dans un personnage-type, au profil formaté, aux goûts et attitudes standardisés : Jean-Eudes, guindé ; Chantal, vieille grincheuse ; Brandon, insolent ; Jessica, oisive ; Raymond, pépé rouspéteur, etc.

Cristallisant des idées toutes faites, ces modèles culturels sont des poncifs de la jungle connectée. Elle les propage en boucle, sous couvert d'un humour qui s'affute en sarcasmes et dégénère en piques venimeuses.

---

[1] Oliver TRENKAMP, *Der Spiegel*, 16 septembre 2009. D'autres plumes caustiques ont déclaré Kevin « handicapé social » ou « mutilé de l'état civil ».

[2] Pour les féminins jetés en pâture, les mêmes sources recourent parfois au vocable *Chantalism* (chantalisme) : tiré du film de 2013 *Fack ju Göhte* (« Va te faire voir, Goethe »), de Bora DAGTEKIN (sept millions d'entrées et deux suites en 2015 et 2017), le prénom de Chantal, l'ado exubérante, sera repris par la pop culture pour brocarder génériquement les filles sans éducation. Titre de la version française : *Un prof pas comme les autres*.

[3] C'était aussi l'époque de *Danse avec les loups*, avec un Kevin COSTNER producteur, réalisateur et acteur principal.

Kimbourrelet et Kimbranlette

Repris, retouché ou détourné à l'infini, le prénom malmené devient un raccourci moral, un gag, un artefact, une figure mématique, d'après le *mème*, cette capsule caricaturale que les internautes croquent avec jubilation. À chaque commentaire, sa giclée d'acide. Titouan ? C'est le reflet délavé d'un Antoine trop stylisé, un Antoine sous *Lexomil*, le mirage lexical du néo-bourgeois bohème. Roger ? Un béret, une gaudriole, un coup de blanc, et l'affaire est pliée.

Les titulaires eux-mêmes entrent dans la danse, ployant sous leur fardeau : « Je m'appelle Vanessa. Les gens me font encore la blague "Joe le Taxi". C'est lassant ! On m'imagine forcément écervelée ou poupée Barbie échappée des eighties. » Des Kimberley s'affligent de sobriquets jaillis d'un calembour : Kinder au lait, Kimbranlette, Kimbourrelet. Une Peggy quinquagénaire se morfond d'avoir pour paronyme une cochonne, la Piggy du *Muppet Show*, à qui on l'associe par malice. Et des lexicographes tapent sur le clou : dire d'un club qu'il est « plein de Sharon et de Tracy » revient à le qualifier de « rempli de filles remuantes, allumeuses et sans distinction », l'argot anglais ayant estampillé « bas-de-gamme » ces deux féminins[4].

À coups de clics et de jugements prêt-à-porter, les noms propres font ainsi les réputations sales. Les plus touchés sont décrits « en PLS », soit en position latérale de sécurité, tels ces blessés graves que l'on couche sur le côté pour leur éviter l'étouffement.

De la bimbo à la zézette

Trente-neuf masculins et quarante féminins composent l'échantillon analysé dans ces pages : la péjoration frappe, à parts égales, les deux sexes. On aurait tort de supposer que les formes exogènes, importées de feuilletons et séries anglo-américaines, domineraient le tableau. Leur succès n'a d'ailleurs qu'un temps, et leur pic de dévolutions, très acéré, retombe comme un soufflé : en 1995, les Brenda cartonnaient dans le sillage de *Beverley Hills* (646 naissances), mais elles ne se comptaient plus que sur les doigts d'une main en 2024. Particularité notable : ces prénoms-là séduisent au premier chef les couches populaires, alors même que, comme l'a noté pour la France le démographe François Héran, leur attrait est « inversement proportionnel à la pratique effective de la langue anglaise »[5].

La typologie proposée dégage six grandes catégories, chacune traduisant des constructions mentales où s'imbriquent fantasmes, opinions tranchées et traits infamants :

– Les féminins « bimbo », flétris pour leur superficialité, leur glamour outrancier (Jennifer, Cindy, Stacy, Tiffany, Sabrina, Tatiana, Maëva, Maëlys, Loana, Nabilla, Océane, Vanessa) ;

– Les américanisés, jugés artificiels, et associés aux caïds de quartier, arrogants, rebelles, ou à l'échec scolaire (Dylan, Brandon, Jordan, Bryan, Kylian, Jayden, Jason – jusqu'à Kenzo, source de *kenzoter*, « agir de manière puérile et tapageuse ») ;

– Les aristocratiques ou mondains, relégués au rang d'icônes du snobisme et de la prétention (Marie-Chantal, Éléonore) ;

– Les emblématiques de la culture *mainstream*, satirisés pour leur futilité (Britney) ou leurs penchants supposés racistes et complotistes (Karen) ;

– Les victimes de glissements lexicaux, basculant dans la trivialité (Fanny, synonyme de « zézette » ; Cunégonde, pour des commodités de fortune, avec le secours phonétique de sa première syllabe) ;

– Les vedettes de mèmes et de fantaisies récurrentes, converties en marionnettes comiques (Jean-Michel, un soiffard via Jean-Michel Apéro ; Jean-Claude, un tocard via le Bronzé Jean-Claude Dusse, puis un employé rigide ; Jacqueline, faussement cordiale avec le tour *Grosses bises Jacqueline*).

---

[4] Le *Harrap's slang*, Dictionnaire d'argot français-anglais et anglais-français, Harrap-Bordas, 1998.

[5] *Le Temps*, 10 juillet 2016.

Boomeuses et poivrots

À ces six familles thématiques aux frontières perméables, s'ajoute opportunément une septième, peuplée de prénoms français anciens, qu'une friponnerie sournoise extirpe en masse de leur naphtaline. Leur recyclage n'a d'autre fin que de les déclasser, les ringardiser, les « pépériser », comme on épinglerait une relique sur un coussin de velours – révérence feinte, goguenardise appuyée. Le procédé s'apparente à un pur *boomer bashing*, ce dénigrement virulent des « boomers », la génération privilégiée des Trente Glorieuses (1946-1964), tenue pour responsable des désordres du présent.

À l'exclamation gouailleuse *OK boomer !*, censée clouer le bec aux aînés et à leur « mentalité rétrograde », on substitue parfois *OK Gérard !* pour un homme, et *OK Monique !* pour une femme. Ce féminin est en effet une locomotive, inséparable de l'expansion démographique de l'après-guerre : en France, 17 000 naissances en 1946, son meilleur score, contre trois en 2023, soit un rapport vertigineux de un à 5 667. Le surnom de *Monique la boomeuse* ou de *Mamie Monique* s'octroie aux dames d'un âge avancé qui, s'aventurant sur Internet, sont souvent regardées comme anachroniques. Aux côtés de Ginette, Germaine, Josiane et de quelques autres, elle s'incorpore au bataillon des *Mamies Facebook* : celles qui s'échangent des photos de fleurs et de chatons, et relaient plutôt dix fois qu'une les infox anxiogènes.

« Josiane pense que TikTok est une marque de bonbons ». Crédules, maladroites devant leur clavier, ces grands-mères sont nostalgiques d'un bon vieux temps idéalisé, ce qui les rend à l'occasion ronchonnes, ombrageuses ou brouillonnes. Mais le portrait qui circule garde d'elles une touche d'attendrissement : respect implicite dû aux cheveux blancs.

« L'apéro avec modération, c'est bien, mais avec Jean-Michel, c'est mieux ! » Nulle indulgence, en revanche, aux prénoms masculins réactivés (Michel, Ludovic, Didier, Gérard et consorts), statufiés en retraités radoteurs ou en piliers de bar. Raymond est du lot, ce qu'ignorait en 2013 Carla Bruni, en choisissant d'intituler *Mon Raymond* l'ode à son mari Nicolas Sarkozy. Plus fort : ne pouvant opter pour Nicolas, titre déjà pris, l'ex-première dame avait, de son propre aveu, hésité entre Raymond, Roger, Raoul et Régis[6], sans savoir que tous les quatre avaient déjà mauvaise presse !

Une Karen version Neuilly

Déjà détaillés dans *Le jean-foutre et la marie-salope*[7], les déboires essuyés par les compères précités ne seront plus répercutés ici, à l'exception de Raymond, au motif que sa dépréciation s'est amplifiée dans les méandres du cyberespace : il y personnifie un papy bougon, dont il est même le « signifiant commode », professe Wikipédia.

Remarque identique, dans le camp des femmes, pour Marie-Chantal, la chochotte consacrée en 1956 par Jacques Chazot et qui reste mobilisée en ligne : « Voilà encore une Marie-Chantal qui râle parce que son brunch bio n'est pas servi dans une assiette en porcelaine ![8] » À

---

[6] Sous l'entrée *Raymond*, bref rappel des infortunes de Raoul et Régis.

[7] Maurice GILLET, *Le jean-foutre et la marie-salope – Les prénoms dénigrés, dévoyés ou encanaillés du Moyen Âge à nos jours*, 2013 et Sup. 2016, 2022, 2024. En libre partage, l'ensemble de l'étude (742 p.) est gratuitement consultable et téléchargeable sur *archive.org* (taper *jean-foutre* dans le moteur de recherche). Reproduction autorisée pour usage privé, sous réserve de mention de la source. Commentaires approfondis sur le site *langue française* (*languefrancaise.net/Argot/Gillet2013*) et sur celui du *Journal de la Haute-Marne*, qui reprend les trois articles signés en septembre 2025 par Florent DESPREZ sous le titre *Une cathédrale de prénoms* (*jhm.fr/juste-un-mot-une-cathedrale-des-prenoms-1-3/*). Voir aussi Christian VANROBAYS, *Francophonie vivante*, décembre 2013.

[8] Tous les commentaires n'ont pu être sourcés. Reddit, Twitter/X, TikTok, Instagram, Topito, *jeuxvideo.com*, ont été les plus souvent consultés, de même que les forums de journaux et magazines, pour la période 2000-2025.

son tour, Chantal aura voix au chapitre : des surfeurs ont tenté d'en faire le pendant français de la vilaine Karen, ce poison éclos outre-Atlantique, allégorique de la méchante de service : « Chantal, c'est la même que Karen en version Neuilly, non ? » La mayonnaise n'a pas pris, pas plus que pour Pimprenelle, autre candidate à la substitution. Chantal a pourtant été taxée de « beauf-femme » par certains censeurs de la Toile, comme Cindy l'a été de « beaufette ». Mais Karen la harpie a franchi l'océan avec sa charge négative, au point d'intégrer en 2020 le Top 10 des mots de l'année en Belgique : un prénom briguant une valeur lexicale symbolique, c'était du jamais vu dans cette compétition[9] !

Une vitrine et un terrain de jeux

Pour éviter de doublonner et garantir au présent opus sa spécificité propre, ont donc été écartés quantité de péjorés explorés dans le *Jean-foutre*, et dont le champ virtuel n'a pas spécialement alourdi les avanies. Par exemple, on ne rencontrera plus dans la nomenclature ce trio en *–y* : le Jacky, loubard musclé et frimeur ; le Tanguy, crampon scotché au foyer des parents, ou le Ronny, « étalon de la nullité chez les Belges »[10]

« Du Moyen Âge à nos jours », promettait en 2013 le sous-titre de l'étude. Si la prospection a effectivement enjambé les siècles passés jusqu'à mettre un pied dans l'Antiquité romaine avec le *prænomen* Spurius[11], il importait de tirer le fil du temps jusqu'à son autre extrémité, celle des pratiques les plus actuelles et les plus vives. Elles confirment qu'en matière de prénoms aussi, l'onomastique reste parfois un observatoire privilégié de la satire, une vitrine des vanités et une aire ludique.

Mais même sous la mitraille virale, il n'y a pas plus de sots prénoms que de sots métiers, se convaincra-t-on en définitive. Tous sont jolis, fredonnait Guy Béart en 1994 : « Barbe, Babine, Agénor, Andoche / Tous ces prénoms carrément m'accrochent. » Déposés au berceau dans un souffle d'amour, ne portent-ils pas en eux toute la tendresse du monde ?

L'ouvrage ci-contre (742 p., cf. note 7) est gratuitement disponible pour consultation et téléchargement sur *archive.org*

[9] Finalement remportée, Covid oblige, par le mot *déconfinement*.
[10] Dixit le chroniqueur Florent DESPREZ, cité note 7.
[11] Spurius était aux Romains ce que Kevin est aux persiflages contemporains : un maudit. Il s'abrégeait en SP, lettres confondues avec le sigle SP (*sine patre*, « sans père »), d'où son assimilation à « bâtard, fils de putain, dénaturé, frelaté ».

D'Alexie à Vanessa

ALEXIE

En dépit de son élégance, Alexie (du grec *alexein*, « protéger »), une cousine du Grand Alexandre, ne se soustrait pas au désamour des juridictions virtuelles : elles l'estiment fade et sans relief, « juste bon à caricaturer la teenager criarde des années lycée, des débuts de Youtube et des réseaux MSN et Skyblog ».
Sur *Reddit*, un contributeur érudit épingle sa funeste proximité avec l'*alexie*, soit l'incapacité de comprendre les idées exprimées par l'écriture (latin *a-legere*, « privé de lire »). De là à en faire un « prénom de maladie », il n'y a qu'un glissement phonétique. Dans *J'suis l'andouille qui fait l'imbécile* (1976), Coluche ne suggérait-il pas que son nom sonnait comme une maladie, par consonance avec « coqueluche » ? Mais il est hautement improbable que les 1 700 porteuses du prénom nées en France en 1990 (contre 70 en 2024) connaissent le mot savant. Les Amélie ne soupçonnent pas davantage que l'amélie (du grec *a-melos*, « sans membres ») désigne une malformation grave : l'absence de bras ou de jambes chez le nouveau-né, tristement associée aux bébés Softenon vers 1960.

ANTHONY

« Apparemment en France, un Antoine peut devenir président, tandis que le pauvre Anthony ne décrochera jamais son bac » ; « Anthony, c'est souvent le prénom du gars passe-partout et sans finesse » (*Reddit*). Ces traits de plume font foi d'une relative dévalorisation de ce rejeton d'Antoine, si courant dans les années 1990, mais terni par son usure et son fréquent couplage avec de jeunes banlieusards à la masculinité brute. On le taxe de carences dans ses aspirations, de pauvreté scolaire et de pauvreté tout court. En notant que certains prénoms, dont celui-ci, sont plus souvent propres aux classes populaires, le sociologue Baptiste Coulmont observe que ce phénomène n'implique certes pas que les Anthony soient rustres ou impulsifs, mais il crée un terreau propice à la construction de stéréotypes sociaux.
« Ces jeunes hommes étaient des Antonys » (Larchey, 1858). Tourmentés, ces Antonys-là (ici sans « h » et avec « s » final) hantaient les salons parisiens vers 1840. Longs cheveux noirs, sourcils broussailleux, voix sépulcrale, physionomie désolée et fébrile. Ils s'identifiaient ainsi au héros de la pièce éponyme d'Alexandre Dumas père, créée en 1831. Au cinquième acte ce drame d'amour, de jalousie et de passion, Antony, fatal séducteur, poignarde Adèle, sa maîtresse, en assénant : « Elle me résistait..., je l'ai assassinée. »

AURÉLIE

« On en comptait trois dans ma promo, impossible de s'y retrouver ! » ; « La seule fois où il n'y en avait pas au moins trois dans ma classe, c'était en terminale, mais des Aurélia se sont inscrites » (forum *infirmiers.com*) ; « Je déteste mon prénom, tellement banal, insipide, sans histoire et nunuche ! » ; « Il est fade, trop commun à mon goût, et m'a lassée à force de l'entendre » (forum Bébés, *Doctissimo*) ; « On m'a gratifiée du diminutif Lily, ce n'était pas vraiment une trouvaille » ; « Franchement, mes parents auraient pu viser plus haut » (forum *Journal des Femmes*).
Près de 28 000 dévolutions en 1983, à peine quinze en 2024 : après l'ivresse des années d'opulence, ce prénom naguère solaire et issu du latin *aureus* (« dorée ») s'est évaporé dans une grisaille anonyme. Quitte à méduser ou à froisser les Aurélie, ajoutons qu'une ironie lexicale fait que le mot *aurélie* désigne aussi la méduse commune, pas vraiment dorée, mais rose, blanche ou mauve. Translucide, gélatineuse et urticante, elle pullule en bancs massifs sur les rivages européens, l'été venu. Le même terme

alla aussi autrefois à une chrysalide : « On appelle aurélie cette espèce de fève en laquelle se change un ver, de soie par exemple, qui doit ensuite prendre des ailes et voler » (Académie des sciences, XVIIIe siècle).

AXEL

Avec désinvolture, Axel se glisse à l'occasion dans le cliché du *bad-boy* de banlieue, « le genre de mec qui déboule en scooter trafiqué et croit qu'un sourcil levé suffit à faire chavirer les filles ». Il porte un prénom de « kéké » : douce moquerie adressée à qui aime en mettre plein la vue. Il s'enveloppe volontiers d'un blouson de cuir, s'asperge de parfum et garde toute la nuit ses lunettes de soleil. Le regard est noir mais le cœur tendre ; la maladresse déroutante mais parfois attachante. Son côté rebelle est contredit par l'étymologie, qui, via une filiation scandinave de l'hébreu Absalom, l'institue « père de la paix ». En France, la cuvée 2003 fut la plus prodigue en Axel : 3 500, pour 1 200 Axelle.

BARNABÉ

À la question « Quel est le pire prénom que vous pourriez donner à un enfant ? » (*Reddit*, juillet 2022), un des participants au forum rétorque sans détour « Cunégonde et Barnabé », et quelques autres embrayent, dans un élan peu nuancé : « Tous les Barnabé que j'ai rencontrés étaient teubés [bêtes]. » Voilà une saillie plutôt gratuite : il n'existe qu'un Barnabé notoirement benêt, celui chanté par Fernandel pour le film homonyme, tourné en 1938 par Alexander Esway. Un an avant d'étriller Félicie (*Félicie aussi*, 1939), le comique de service y allait en effet d'un exercice d'élocution un brin niais : « Barnabé, Barnabé, c'est assez facile à épeler, / Barnabé, Barnabé, B-A-R-Na-nA-B et bE / Vous voyez que c'est très drôle, j'trouve le p'tit truc amusant, / Et vous pourrez ma parole, vous faire la langue en l'épelant. / Barnabé, Barnabé, B-A-R-Na-nA-B et bE. » Pochade anodine, insuffisante pour jeter aux gémonies un masculin au demeurant honorable. En réalité, cette disqualification par renvoi à la sottise réactive la pratique du prénom repoussoir, héritage des sobriquets moqueurs jaillis des farces médiévales. Dans les échanges en ligne, l'anthroponymie est souvent devenue un terrain de jeux où se cultivent préjugés et satire, et les petits noms, malmenés ou instrumentalisés, se figent souvent en marqueurs sociaux.
Barnabé prénomme l'un des fils (né en 1997) du chanteur Julien Clerc, et Bénabar en est la forme verlanisée, choisie comme pseudonyme par Bruno Nicolini, né en 1969, et qui étrenna la scène sous le nom de Barnabé.

BECKY

Humble fille de Rebecca, Becky plafonne à cinq naissances françaises par an, six en 2019. Des forums anglophones ont érigé ce diminutif en contrepoint parfait de Stacy : là ou Stacy est provocante, Becky serait sans aspérité. Du moins à première vue, car ce conformisme, qui occulte sa vraie nature, l'exposera aux moqueries. Dans sa chanson *Sorry* (2016), Beyoncé la démasque : Becky devient l'archétype de la maîtresse, la rivale, la traîtresse : elle lui a pris son mari. Cette Becky « with the good air » (à la belle chevelure) est la femme blanche, fière des prérogatives qu'elle prête à sa race. Avec ses cheveux lisses et brillants, elle se soumet aux canons de beauté dominants, ce qui en fait l'exact contraire de Beyoncé elle-même, noire, puissante, à la coiffure identitaire. Avec la Karen, la Becky sera même désignée comme « le nouvel avatar de la suprématie blanche aux États-Unis » (François Oulac, *Slate*, 13 juin 2020). La *Becky aux grosses fesses*, chantée dans *Baby got back* (1992) par le rappeur afro-américain Anthony Ray, alias Sir Mix-a-Lot, rendait déjà ce féminin sujet à caricature, comme l'ont été, dans ce registre du clivage racial, Caroline et Patty (Patricia).

BORIS

Par sa sonorité martiale et rugueuse, et par quelques porteurs historiques taillés pour le commandement, ce prénom, qui signifierait en vieux slave « panthère des neiges », s'est parfois associé à une personnalité autoritaire : « Boris ne donnait pas d'ordres — il les incarnait. Sa voix faisait taire les objections avant qu'elles ne naissent. Dans son regard, il n'y avait ni colère ni pitié : seulement la certitude que tout finirait comme il l'avait décidé. » Boris s'est aussi chargé d'une ombre inquiétante, et l'acteur britannique Boris Karloff (1887-1969) n'y est peut-être pas étranger : incarnant en 1931 le monstre de Frankenstein, il devint lui-même le monstre sacré du cinéma d'épouvante. Un site pour parents (*Guide bébé*) a épinglé la connotation ambivalente ou négative qui est occasionnellement celle de ce masculin, aujourd'hui passé de mode (sept naissances en 2021, contre 600 en 1988). Parmi ses illustres titulaires, le tsar Boris Godounov (1552-1605), qui inspira à Pouchkine un chef d'œuvre de la littérature russe (1835) et à Moussorgski un

opéra (1872) ; le président russe Boris Eltsine (1931-2007) ; l'écrivain et musicien Boris Vian (1920-1959) ; le champion de tennis Boris Becker, né en 1967, année où Marie Laforêt chantait *Ivan, Boris et moi*.

BRANDON

Les sphères numériques et la langue des cités n'hésitent jamais à greffer des stéréotypes malveillants à des prénoms américanisés : *Dylan le caïd*, *Kevin le rebelle*. Dans cet usage, *Brandon la racaille* incarne un jeune en rupture, provocateur, insolent, défiant l'autorité et les normes. Brandon, dont le sens est « corbeau » par le celte et l'irlandais, a vraiment perdu toutes ses plumes depuis 1995, année où il plastronnait avec 1 325 dévolutions en France : en 2024, on n'en recensait plus que 35, soit trente-huit fois moins– oiseau rare !

Lui et ses congénères d'importation, largement représentés dans ces pages, illustrent une classification satirique nouvelle, déployée dans les discours et sur les claviers depuis l'orée du troisième millénaire. Tout se passe comme si l'anthroponymie, renouant avec ses antiques démons, ouvrait grand la porte à une mécanique de persiflage, de caricature, de sarcasme, d'ostracisme social. Une sonorité, une inflexion, une diffusion dominante dans un milieu souvent marginalisé, contribuent à cette mise au pilori. On y trouve certes à foison de juvéniles têtes de Turc (Logan, Ashton, Jason, Jeremiah et autres Travis, institués synonymes de « gosses turbulents et tapageurs »), mais aussi des gloires d'hier, aujourd'hui ringardisées : Ginette, Chantal, Josiane, Monique, Germaine, etc., rattrapées par la stigmatisation, raillent volontiers la grand-mère crédule, kitch, la mémé donneuse de leçons malgré sa maîtrise supposée rudimentaire de la technologie.

BRENDA

Dans *Beverly Hills*, feuilleton culte dont la première diffusion date de 1992, Brenda Walsh campait une adolescente américaine glamour mais en proie aux tourments identitaires. Si elle a favorisé l'essor fugace de son prénom parmi les francophones, elle l'a aussi lesté d'une image psychologique ambiguë. Bientôt en effet, l'impitoyable tribunal des réseaux a assimilé Brenda à la fille peu cultivée, futile et agitée. Émotionnellement fragile, elle nourrit un romantisme exacerbé, manifeste une soif d'attention et tend à tout dramatiser : « Encore une Brenda qui fait un scandale pour un like » ; « Brenda a déjà posté son drama du jour, persuadée que le monde tournait autour de ses stories » (*Reddit*, *TikTok*). Ce cliché coriace précipitera la chute vertigineuse des attributions en France. Qu'on en juge : 646 naissances en 1995, contre 4 en 2024.

Voici plus de deux siècles, en 1821, dans son roman *Le Pirate*, Walter Scott esquissait déjà une Brenda à l'intelligence étroite, « qui nivellerait le savoir avec l'ignorance et changerait la puissance en faiblesse ». Quant à l'étymologie, elle convoque tantôt saint Brandon, moine irlandais et grand navigateur du Ve siècle, tantôt le vieux scandinave *Brandr*, « lame d'épée ».

BRITNEY

« J'ai rencontré pas mal de Britney, en général elles sont soit drôles à mourir, soit complètement garces » (*Garce* traduit ici l'anglais *bitchy*) ; « Immédiatement ressenti comme emblématique des années 1990-2000, Britney cristallise une image datée ou caricaturale » (*Reddit* anglais) ; « Chaque année, j'ai mon petit florilège ; j'ai eu des Britney, Djasonne, Djovanni, Djonny, Drucilla, Ange-Divine... » (une enseignante française, sur *jeunesecrivains.com*). Dans une liste des « pires prénoms à éviter », émerge « le composé Britney Shakira Beyoncé, ridicule, difficile à porter au quotidien » (*Feministes plurielles*).

On sait combien certains féminins « trop américains » (Jennifer, Cindy, Tiffany, etc.), perçus comme extravagants et tape-à-l'œil, offrent le flan à la critique, au mépris ou à la condescendance sociale. Popularisé pour un temps aux États-Unis par Britney Spears, née en 1981, Britney a souffert au surplus de l'image négative renvoyée dans les médias par cette princesse de la pop, aux cent millions de disques vendus en 2011. La chanteuse et actrice, rompant avec les valeurs puritaines qu'elle entretenait, a nourri la perception d'une star incontrôlable, d'une poupée formatée, sexuellement précoce et ambiguë. L'imaginaire collectif l'a réduite à une caricature de superficialité adolescente, « la Britney écervelée ». Des fans se sont inquiétés de sa santé mentale, de ses vidéos déroutantes, de ses messages énigmatiques, de ses photos nues ou partiellement couvertes d'émojis. Diabolisée dans la presse à scandale, elle a été décrite comme le symbole des dérives d'Hollywood, et son « prénom tabloïd » devint un marqueur de la futilité et de l'attrait illusoire.

Affichant dans l'Hexagone une cinquantaine de porteuses nées en 2000 (mais cinq seulement en 2024), Britney dérive de Britanny, nom que donnèrent à la Bretagne française les Britanniques qui s'y établirent après la chute de l'Empire romain. Outre-Atlantique, le prénom s'est frayé son chemin dès 1970, et il se classa troisième des féminins en 1989, avant une chute plus fulgurante encore que son ascension.

BRYAN

Dans les espaces numériques investis par les adolescents, Bryan s'associe souvent au fanfaron de quartier, au frimeur prétentieux, à la répartie boiteuse : « Les Bryan, ces intellectuels incompris qui pensent que Platon est une marque de baskets » ; « Les Bryan qui la ramènent sur TikTok seraient bien en peine d'aligner deux phrases sans faute » ; « C'est un Bryan de seize ans, champion autoproclamé de la drague sur Snapchat, sûr de son charme en survêtement Puma » (2023). La vulgarité du Bryan le dispute ainsi à sa maladresse. Son prénom, de souche celtique, s'écrit parfois Brayan, en forçant l'accent, quand il n'est pas démembré en « Braille, Âne ! » pour durcir méchamment le trait. Il paie de la sorte, lui et tant d'autres, la rançon d'une gloire éphémère : il culminait à près de 1 700 naissances dans la France de 1997, avant de plonger sous la barre des 150 en 2024.

En Belgique, la variante Brian a été mobilisée en 2014 par Bruno Humbeeck, de la faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation de l'Université de Mons, pour désigner génériquement l'enfant offrant le profil typique du harcelé : issu d'un milieu défavorisé, ce souffre-douleur « a très peu de mots à sa disposition et est soumis à la violence symbolique des autres ». À l'opposé, le scientifique baptisait Gontran le harceleur, « capable de "casser" autrui rien qu'avec des mots ». C'était à l'occasion d'un sondage témoignant que le harcèlement scolaire touchait un élève sur trois. Par ailleurs, une étude de 2015 sur les résultats du bac en fonction des prénoms des candidats, conduite par le sociologue au CNRS Baptiste Coulmont, révélait une autre disparité : seuls 0,8 % des Bryan ou Brian qui se présentaient ont décroché la mention *Très bien*, contre près de 20 % chez les Théophile.

CHANTAL

Une nuance désuète se dégage du prénom Chantal, dont le meilleur score en France date de la fin du baby-boom : 13 189 naissances en 1954, contre cinq à peine en 2024. « Les Chantal sont toutes des mamies maintenant, et une vraie Chantal, ça tricote ou ça râle. » Si Cindy a hérité de l'étiquette de « beaufette », Chantal, apparemment seule dans son cas, a dû se résigner au sobriquet de « beauf-femme ». On l'a parfois exilée dans les blagues réputées drôles du Web pour y faire équipe avec les Roger et les Gérard. Quelques sketchs ou publications satiriques (*Pinterest*, *Reddit*, *Facebook*) font circuler des *histoires à la Chantal* : elle y prend les traits d'une citadine vieillissante, volubile et un peu élitiste. Elle est tantôt une voisine indiscrète, tantôt une tatie pointilleuse. « Il y a toujours une Chantal dans les parages, qui prétend connaître la vérité sur tout, une gardienne des conventions dépassées, incapable d'envisager le changement sans maugréer. »

Son prénom a été proposé, mais sans succès, comme substitut à la redoutable Karen, cette « méchante de service que tout le monde déteste » : « Chantal, c'est la même en version Neuilly, non ? » Un pull jacquard et des mocassins à glands prennent place dans la caricature de ses codes vestimentaires.

Une autre touche, moins dépréciative, a par ailleurs pesé sur Chantal via la chanteuse Chantal Goya, née en 1942 : son répertoire renvoie une image tendre et sucrée, éventuellement ressentie comme mièvre et infantilisante, voire « abêtissante » selon l'invective dont la gratifia, en 1985 à la télé, une venimeuse interlocutrice, lors d'un mémorable *Jeu de la vérité*.

S'inspirant d'un toponyme signifiant « pierre », le prénom a été popularisé par le culte de sainte Jeanne de Chantal (1572-1641), dans le monde Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal.

CHLOÉ

La charmante « jeune pousse » qu'est Chloé par le grec ancien a si bien proliféré qu'elle a colonisé le paysage des féminins, avec près de 15 000 porteuses françaises pour la seule année 2000.

Mais elle a payé au prix fort sa soudaine célébrité : les réseaux et le milieu scolaire l'ont estampillée « fille populaire », un peu garce ou godiche. On lui prête des manières de coquette, qui tire la couverture à soi. C'est la copine papillonnante, en osmose avec les codes du moment. Belle comme une vitrine, elle s'épanouit surtout grâce aux égards flatteurs qu'on lui ménage.

CINDY

Maquillage appuyé, faux ongles fluo, arrogance dans la voix, tatouages inesthétiques, goûts bas de gamme, style tape-à-l'œil. La dérision accablant Cindy sur les réseaux sociaux l'éloigne résolument de la respectable étymologie qu'elle partage avec Cynthia : le mont Cynthe, berceau mythologique d'Artémis et Apollon, sur l'île de Délos. La Cindy souffre-douleur rejoint plutôt la définition de la cagole, soit, dans le sud de la France, « fille à la féminité provocante, extravertie, un peu écervelée et triviale ». On la qualifie aussi de « beaufette », en digne fille du « beauf », ce franchouillard d'esprit étroit et râleur. La satire numérique lui prête un penchant marqué pour la « Despé », la *Despérados*, bière à la téquila, une boisson jugée vulgaire par les apôtres du bon goût, mais dont elle assume fièrement la consommation. « C'est une Cindy : deux gosses, une Despé dans une main, une clope dans l'autre », ironise-t-on (*Twitter*, 2022 ; *Reddit*, 2023). Libre à l'imagerie médisante de remplacer la Despé par une poussette et la clope par un sac en plastique siglé *Action*. Même les profils psychologiques dégagés par certains sites de prénoms ne l'épargnent pas : « Cindy est souvent effrontée voire même insolente, ce qui la rend parfois irritante. Elle pense être au-dessus des lois, des coutumes. En fait, Cindy se fabrique sa propre morale. »
En France, le millésime 1987 fut le plus fécond en Cindy (3 666 naissances). Cette même année, l'icône glamour Cindy Crawford (née Cynthia en 1966) commençait à poser pour les magazines, *Vogue* et *Playboy*.

CUNÉGONDE

Pour draper d'humour une image désuète ou une situation franchement triviale, on invoque de préférence des prénoms poussiéreux, Gertrude ou Cunégonde par exemple. La seconde, dont l'ultime porteuse française vit le jour en 1931, a été embauchée par les plaisanciers de l'archipel breton des Glénans. Ils en désignent les plus prosaïques commodités, toilettes improvisées ou feuillées : « Pour dire les choses élégamment, les Cunégondes, ce sont les lieux d'aisance, les WC quoi ! » (forum de *France 2.fr*, rubrique *Route du rhum 2006*) ; « Cunégonde, c'est l'unique cabine où l'on contemple la mer… et où l'on reste rarement longtemps sans visite ! » ; « Toilettes publiques, chimiques, sèches, surnommées Cunégonde avec ou sans hublot, avec ou sans vue sur mer… » ; « Cunégondes (toilettes de plein air) offrant un panorama maritime imprenable », lit-on dans les légendes de photos sur *Flickr* et sur divers blogs et forums. Le sobriquet illustre à la fois la modestie du dispositif sur les îles et la capacité, chez les membres et instructeurs de l'école de voile, à dédramatiser l'inconfort avec le sourire. Par une ironie phonétique, la première syllabe du prénom épouse joliment le postérieur : détail qui aurait peut-être diverti Voltaire, lequel, dans *Candide* (1759), a mis en scène ce vieux prénom, dont le sens germanique ancien est « clan royal ».

DIDIER

Moins médiatisé que son cousin le Jean-Michel Apéro, mais tout aussi représentatif de l'épicurien porté sur la bouteille, le Didier Apéro est un pilier de pastis, un vrai Français de carte postale, un cocardier qui ne crache ni sur le camembert, ni sur la pétanque. Sa typologie l'établit en homme d'âge mûr, moustachu, parfois bedonnant, à la vie scandée par les tournées au bar et les escales stratégiques au frigo. Il appartient à un folklore hexagonal, où la complicité festive est poussée jusqu'à la parodie. En France, l'année la plus productive en Didier comme en Jean-Michel a été 1960, et les porteurs étaient donc des quinquas au moment où, vers 2010, on les a ainsi égratignés, surtout en ligne : « Didier Apéro, premier au pastis, dernier au boulot » ; « Didier Apéro, trinque au bistrot, fuit le bureau » ; « Didier Apéro, boit à dix, bosse à zéro. »

DYLAN

La mythologie populaire confère à Dylan un statut de « petit dur des cités », souvent moqué dans les blagues virales et les cours de récrés. Parmi ses attributs, la casquette, le survêt' siglé, l'écran saturé de clips de rap, les tatouages tribaux et le cyclomoteur bidouillé. « Dylan est souvent celui qui répond "wesh" à tout » (*Le Monde,* 20 janvier 2014). *Wesh* est ce joker verbal minimaliste, traduisible selon les cas par « Salut ! », « Quoi ? », « T'es sérieux ? », « T'as un problème ? » ou « Je suis là ! »
« Dylan, avec Brandon, Bryan et Kevin, est devenu un prototype du garçon trop remuant » (*Le Parisien*, 3 septembre 2015 ». Avec ses acolytes, il exhale un parfum de « copié-collé américain », source d'un ressort comique récurrent. Son profil *Facebook* atteste une vie

amoureuse aussi agitée que le moteur de son deux-roues : « En couple – C'est compliqué… »
La fulgurante montée en puissance du prénom (pic français : 6 912 naissances en 1996) a été rattachée à Dylan McKay, un personnage charismatique de la série télévisée *Beverly Hills* (1992-2001), mais surtout à la notoriété de Bob Dylan. Né Robert Allen Zimmerman à Dublin en 1941, le chanteur s'est choisi ce pseudonyme à 18 ans, en hommage au poète gallois Dylan Thomas (1914-1953). Dans les vieilles croyances galloises, Dylan (littéralement « fils de la mer ») avait la faculté de nager comme un poisson, mais il fut tué par son oncle.

ÉLÉONORE

Noble mais vulnérable Éléonore ! « Mon mari m'assure que ce prénom sonne comme celui d'une vieille duchesse ou d'une héroïne languissante » ; « Ma fille s'appelle Éléonore, et j'en viens presque à le regretter : son entourage en fait une Nonore, ça me hérisse ! » ; « Ma petite finira sûrement par être une Élo ou une Nonore pour ses copines ; j'aurais dû choisir un prénom plus court, moins sujet à moqueries » ; « Je n'arrive pas à me sortir Nonore de la tête, on dirait le nom d'une peluche mal fichue » (forums *Le Figaro Madame*, 2021 ; *Doctissimo*, 2023 ; *Les prénoms de demain* sur *Facebook*, 2024) ; commentaire *Reddit*, 2022).
Par nature raffiné, éthéré, chargé de prestige historique, ce féminin oppose sa grâce surannée à l'ironie du monde connecté, si prompt à traiter par le mépris les marques d'élitisme pour s'en distancier. Un décalage franc s'observe entre la dignité originelle et la disgrâce chevillée aux diminutifs patauds : Élo s'insinue fâcheusement dans le *Hello* anglophone ; Nonore serait un « Nounours » dévoyé ou évoquerait un enfant gâté ; Nono et Lélé sont nunuches. Au temps des prénoms courts et anguleux (Léo, Tao, Lou, Sam, Zoé, Kim, etc.), les quatre syllabes d'Éléonore deviennent parfois lourdes à porter. Elles déploient l'éventail d'un esthétisme suranné, le luxe d'un autre âge.

ENZO

Les réseaux sociaux attribuent à Enzo une virilité de pacotille, celle d'un caïd en carton. Il joue les rebelles, mais est capricieux, immature et fragile : « C'est un Enzo, qui te balance des *punchline*s (phrases-choc) sur la vie, mais qui pique une crise parce qu'il a égaré son portable, ou qui fond en larmes pour un téléchargement foireux » (*Facebook*, 2023) ; « Ces Enzo à la forte tête dorment encore avec leur doudou » (*Tik-Tok*, 2024) ; « Les Enzo s'habillent comme des stars, mais ont l'air de sortir d'une série B » (*Reddit*, 2023). Parmi les plus jeunes, la mésestime étrille de préférence le garçon ou l'ado ingérable, insultant au moindre accroc, le diablotin du quartier, la terreur des collèges, le « roquet à maman » : « Dans le tram, il y a toujours un Enzo de huit ans qui hurle » (*Twitter*, 2023).
Ancré en France depuis les années 1980 et dopé par la culture télévisuelle, le prénom se fête à la Saint-Henri, lit-on, ce qui en ferait un rejeton du Heinz allemand. Mais il passe plutôt pour la forme diminutive de Lorenzo, Vincenzo ou Innocenzo, tout en traçant sa propre trajectoire : le pilote et industriel Enzo Ferrari (1898-1988) a immortalisé son patronyme à travers la fameuse voiture de sport. Le plongeur Enzo Molinari, joué par Jean Reno, domine le film *Le Grand Bleu* (Luc Besson, 1988). Née en France en 1959, la chanteuse Körin Ternovtzeff, de souche russe, a fait coup double en se choisissant pour pseudonyme Enzo Enzo : esthétisme, musicalité, originalité.

FANNY

Victime collatérale de l'hégémonie anglophone, Fanny, ce gracieux féminin magnifié par Pagnol, subit un glissement grivois, relayé par des sites francophones. L'anglais britannique familier entend en effet par « fanny » l'organe sexuel féminin (la vulve), qui correspond à la zézette, la foufoune ou le minou : « Stop showing your fanny ! » (« Arrête de montrer ta zézette ! ») ; « Get your fanny out of here ! » (« Tire ta foufoune d'ici ! ») ; « Don't sit with your fanny out ! » (« Ne reste pas assise avec la zézette à l'air ! »). Cette ambiguïté est de nature à engendrer un inconfort, voire des ricanements, pour les Fanny au contact d'anglophones, et même dans l'Hexagone, où s'est propagée la connotation embarrassante. Il arrive d'ailleurs que cette dérive sémantique scabreuse donne lieu à des mises en garde (sur *parents.fr* ou *magicmaman*) et qu'elle conduise à un évitement franc du prénom. Les Fanny expatriées ne sont pas rares à adopter un pseudonyme pour se soustraire aux malentendus ou aux quiproquos salaces.
Au Royaume-Uni, le choix de Fanny pour désigner l'intimité féminine remonterait aux normes morales de l'époque victorienne : aux termes crus, tabous (*cunt*, *vagina*), la pruderie ambiante a ainsi substitué des prénoms féminins ou des diminutifs enfantins, réputés inoffensifs.

Mais cette transition linguistique bénéficiait déjà d'un précédent littéraire moins anodin : en 1749, l'ouvrage *Les mémoires de Fanny Hill*, de John Cleland, narrait les aventures sexuelles d'une jeune provinciale devenue courtisane. La sulfureuse héroïne de ce récit à scandale, premier véritable roman érotique britannique, a pu marquer l'imaginaire collectif et se prêter à une reconversion dans le lexique trivial de l'anatomie. Telle est par exemple l'opinion de Florence Montreynaud (*Appeler une chatte… Mots et plaisirs du sexe*, 2004). Montreynaud, contrairement à d'autres étymologistes, soutient à cette occasion que cette même Fanny d'outre-Manche motiverait aussi l'expression bien française *embrasser Fanny*, gage infligé au perdant au jeu de pétanque et consistant à déposer un baiser, ici sur la représentation d'un postérieur. On disait naguère *baiser le cul de la vielle* (cf. *Le jean-foutre et la marie-salope*, 2013, p.144).

GÉRARD

Dans l'expression *Gérard le cacou*, le prénom renvoie au Marseillais pur jus, roulant des mécaniques. Juvénile gaillard, il aime parader, faire le malin, ciseler son look, capter les regards, tel un paon sur le Vieux-Port. Plutôt macho et parfois vulgaire, c'est une grande gueule, portée sur la galéjade et le bon mot qui claque plus fort que le mistral. Pour lui, le Ricard est bien davantage une religion qu'une boisson, et les matchs de l'Olympique de Marseille sont les messes dominicales de sa vie turbulente. Issu du provençal, *cacou* signifie « cadet » et fonctionna jadis comme sobriquet et même comme petit nom dans la cité phocéenne. On l'associe aux manières de vivre et de tchatcher d'un baratineur bravache « qui sait tout, a tout vu, tout vécu » (Jean Jaque, *Les càcous – Le parler de Marseille*, Auberon, 1998 et 2006 ; Robert Bouvier, *Le parler marseillais*, Jeanne Laffitte, 1999).

Dans le théâtre méridional de l'humour, Gérard le cacou compose un duo explosif avec Jessica la cagole, maniérée et imbue d'elle-même. Lui : « – Ce soir, je chante du Johnny. Prépare-toi donc à pleurer » ; Elle : « — Si tu chantes comme tu cuisines, je vais pleurer… de douleur. ». Ou bien : Elle : « – Tu promets de m'aimer pour le meilleur et pour le pire ? » Lui : « – Même si tu rates la mayo, je reste. Mais si tu touches à mon pastis, c'est divorce direct ! »

Par ailleurs, *OK boomer !*, cette exclamation narquoise censée clouer le bec aux aînés et à leurs idées dépassées, peut se dire *OK Monique !* pour une femme, et *OK Gérard !* pour un homme.

GERMAINE

Par une pirouette linguistique empruntée aux Franco-canadiens, les réseaux sociaux ont morcelé le prénom Germaine en deux verbes autoritaires : « gère » et « mène ». Ce découpage facétieux l'a propulsé dans le panthéon des vieilles dames autoritaires, enquiquineuses, suspicieuses, râleuses, étouffantes. « Une Germaine, c'est une femme beaucoup trop contrôlante. La typique Germaine est presque toujours revêche ou en train de bouder pour une peccadille » (*Yahoo*, qui, le 8 août 2011, publiait un test *Êtes-vous Germaine ?*). Dans le *Journal de Québec* (25 janvier 2023), l'exclamation « Criss de Germaine ! » fusait à l'adresse d'une cliente trop méfiante à la lecture d'une facture – *Criss* est mis ici pour *Christ*, selon l'ancestrale pratique du sacre, ce juron bâti sur le vocabulaire liturgique : Tabarnak !, Câlice !, Hostie !

Cliente ombrageuse, voisine intrusive, mère trop sévère, grand-mère passéiste, épouse dominatrice : autant de figures logées sous l'ombre portée de Germaine. Celle-ci anime naturellement l'expression *faire sa Germaine* pour une femme vraiment difficile à vivre. L'argot des poilus de 14-18 recourait déjà au prénom seul pour « une femme en général » (Roux, 1921). Germaine dévie à l'occasion vers l'homme, en un appellatif moqueur : « Hé, Germaine, t'as fini ta lessive ? », demande un policier dans le film d'Alain Bonnot *Une sale affaire* (1980), au commissaire Novak (Victor Lanoux) qui se lave les mains.

Avez-vous avez une germaine chez vous ? Entre 1900 et 1950, les couturières baptisaient ainsi le mannequin de bois recouvert de toile servant à assembler les robes : « Les silhouettes des germaines hantent encore certains greniers. » Avec *Grande Zohra*, *Grande Germaine* fut, parmi les Pieds-noirs et lors des complots de l'OAS, un des sobriquets du général de Gaulle.

Germaine émane du *cognomen* latin Germanus (« frère, du même sang, apparenté ». Cousin Germain, cousine Germaine : le masculin fut largement éclipsé par le féminin tout au long du XX^e^ siècle : pour le premier 771 naissances en 1912, sa meilleure année ; pour la seconde 8 339 lors de son pic de 1902. Quelques diminutifs affectueux, Mémène ou Mèmène, prolongent la mémoire d'un prénom aujourd'hui voué à une ironie feutrée, entre tendresse et caricature.

GINETTE

Il naît en France moins de cinq Ginette par an, alors qu'elles étaient près de 7 000 dans la cuvée 1930 et plus de 3 000 encore en 1946. Réduit à un « prénom de vieille », Ginette se heurte à la réprobation virale, reflet de la fracture entre générations et de la discordance entre codes classiques et pratiques numériques. Comme Monique, Germaine ou Josiane, elle porte l'étendard d'une culture surannée, de mentalités d'un autre âge. Les saillies pince-sans-rire la déclarent grincheuse et sermonneuse, et souvent inapte aux nouvelles technologies. Si d'aventure elle se connecte, elle s'engouffre dans les pièges à clics ou s'extasie devant des futilités : « Ginette, 74 ans, partage encore des images avec des bouquets de roses et des dauphins » ; « La Ginette s'émerveille devant des images d'animaux » (*Twitter*, 2022 ; *Facebook*, 2022).

Bien qu'il signifie « femme de race noble » par le vieux germanique, ce féminin n'a pas attendu l'ère virtuelle pour servir de *punchline*. Dans ses sketchs, autour de 1990, l'humoriste Jean Roucas tirait de son chapeau des Ginette godiches et langoureuses, chez qui l'onomatopée « Aow ! » revenait tel un tic. *À la Ginette*, expression confidentielle, dégage une idée d'indigence : « Qu'est ce que c'est que ce simplisme à la Ginette ? » Comme appellatif ironique, *Ginette* peut également s'adresser à un homme : « Alors Ginette, te presse pas ! », lancent à Jean Rochefort ses partenaires au tennis, dans le film *Un éléphant, ça trompe énormément* (Yves Robert, 1976). Et *ginette* fut aussi synonyme d'homosexuel : « (Une) affreuse nouvelle boîte pleine de moustachus latins efféminés, de la tendance qu'il était convenu jadis d'appeler ginette » (Renaud Camus, *Journal 1995*, Fayard, 2000).

L'argot entendait par *Ginette* une fille nunuche ou nymphomane, champ sémantique bientôt élargi à la prostituée : « Les ginettes qui racolent d'habitude à côté du club ne sont pas là ce soir » (Giorgio Faletti, *Seuls les innocents n'ont pas d'alibi*, Robert Laffont, 2012). Le prénom est aussi allé à des accessoires pour ébats sexuels, ainsi vantés sur la Toile (janvier 2018) : « Les Ginettes sont prêtes à l'emploi, on décapsule et hop ! La ginette "Deep throat" reproduit les sensations de succion d'une fellation dite "Gorge profonde". La ginette "Double hole" procure sensation devant-derrière et vous fera goûter aux joies (peut-être défendues) de la sodomie. En pack de quatre ginettes ; fonctionne manuellement et sans piles ; made in Japan. »

Enfin, le cri d'enthousiasme *Allez, Ginette !* tire sa force de *Ginette*, chanson culte des *Têtes raides*, groupe de rock français (il fête ses trente ans en 2025). Lorsque le chanteur et parolier Christian Olivier prononce cette exclamation, il se saisit de l'abat-jour placé au-dessus de lui et l'envoie se balancer. L'ovation éclate : « Dans toutes les salles et à tous les concerts, le public chante, braille et pleure quand se balance Ginette, puisque c'est devenu le nom de la lampe » (Dicale, Dictionnaire amoureux de la chanson française, Plon, 2016).

JACQUELINE

« Cruche à large panse » est la définition de la jacqueline. Non qu'il s'agisse d'une « femme stupide et ventripotente » : par *cruche*, on entend ici le récipient de grès, d'une contenance plus faible que la dame-jeanne et la christine (autres prénoms lexicalisés). La comtesse Jacqueline de Bavière († 1436), qui façonnait elle-même des petits vases de terre cuite, aurait été l'inspiratrice du nom de cet ustensile souvent décoratif et répandu dans les Flandres belges et françaises. La Jacqueline ciblée par les réseaux est moins une cruche (une ignorante) qu'une dame âgée, susceptible et acariâtre. Elle alimente le cliché de la matrone formaliste, désabusée, souvent envahissante, scandalisée par les mœurs des générations émergentes : « Jacqueline n'est pas une cruche : elle est le vase clos d'une époque révolue, débordant d'aigreur et de règlements » ; « Jacqueline ne vieillit pas, elle se fossilise dans ses principes, persuadée que la jeunesse est une faute de goût » ; « Jacqueline, c'est l'élégance du passé figée dans le formol des procédures. » On la prétend plutôt rurale que citadine (*Reddit*).

Stéréotype d'une figure dépassée et hors du temps, le prénom anime le clin d'œil ironique *Grosses bises, Jacqueline*, viral sur *TikTok* et *Instagram*. On l'emploie avec une feinte cordialité pour clore un message ou une vidéo : « Merci de tes précieux conseils dont je n'avais pas du tout besoin. Grosses bises, Jacqueline » ; « Je suis ravie d'apprendre encore une leçon inutile de ta part. Grosses bises, Jacqueline ». Mais Jacqueline peut être à son tour la confidente à qui l'on adresse ses piques avec une fausse chaleur : « Grosses bises Jacqueline, tes interventions brillent toujours par leur grande subtilité. Merci encore pour tout. » Convoquant un prénom daté, ces pratiques charrient, sur un mode comique, un ensemble de préjugés liés à l'âge, en ravivant l'époque où l'on s'écrivait des lettres aux formules de politesse chaleureuses.

Cette récupération numérique est certes désobligeante, mais reste bénigne comparée aux acceptions anciennes de Jacqueline. Par contagion de la locution *faire le Jacques*, Jacqueline fut en effet synonyme « sotte, niaise, nigaude » dans diverses régions de France, dont l'Auvergne, de même qu'en argot : « Jacqueline : nom propre devenu une sorte d'épithète injurieuse signifiant "bête, simple" » (Mège, 1861). Au Québec, la jacqueline-récipient a vraiment débordé : elle y a épousé le sens de « pot de chambre, d'une bonne contenance, avec couvercle et anse » (Dulong, 1999).
Jacques et *jacquot* identifiant le bâton du pèlerin de Saint-Jacques, un glissement calamiteux s'opéra vers « tige, trique », précipitant Jacqueline dans le domaine sexuel. Dans la langue verte, Jacqueline fut ainsi une femme très portée sur l'attribut viril, une nymphomane, puis spécialement une prostituée, « marchande d'amour » selon Bruant (1901), « fille de mauvaise vie » pour Larchey (1858), « débauchée » pour Kölbel (1907). Enfin, Jacqueline nomma familièrement le sabre de cavalerie, symbole sexuel parmi d'autres armes blanches à connotation phallique (Sainéan, 1920).
Alors que 12 500 Jacqueline ont poussé leurs premiers vagissements en 1946, quinze seulement ont garni les berceaux français en 2024.

JADE

Parfois labellisé « prénom pour génération Instagram » et frappé d'un effet de saturation (5 500 naissances dans la France de 2009), Jade s'attache à l'image d'une jeune fille chic, ambitieuse, sophistiquée, obsédée par son look et les marques de prestige : « Les Jade ne quittent jamais leur miroir sans leurs faux-cils et leur iPhone », taquine-t-on. Elles pourraient aussi exhiber sans vergogne leur livre d'histoire : les Indiens du Nouveau Monde ont enseigné aux conquistadors les vertus d'un minéral, presque inconnu en Europe, capable de dissoudre par frottement les calculs rénaux. Dès le XVI^e^ siècle, les Espagnols le baptisèrent *piedra de la ijada*, soit « pierre des entrailles, des flancs », d'après la partie du corps ainsi traitée. Au siècle suivant, le français en tira *éjade* puis *jade*. Une pierre aussi précieuse que le prénom qu'elle inspire !

JASON

Jason appartient à la même fratrie caricaturale qu'Enzo ou Kevin : « Grande gueule par vocation, le Jason te répond fort, gesticule et balance des vannes lourdingues. » C'est un loser aussi subtil qu'un marteau-piqueur. Il se surévalue et trimballe l'arrogance des tocards, « avec cette assurance blindée des gens qui n'ont jamais tort parce qu'ils n'ont jamais raison non plus ». On prononce *Djé-zone*, tout un programme, ce qui le catapulte d'emblée dans la « zone », celle des zonards, ce no man's land urbain où la précarité le dispute à l'insécurité. Même ses déclinaisons numériques nourrissent les sarcasmes : « Le Djaïzone, c'est celui qui fait vibrer sa Clio tunée sur le parking d'hypermarché pour impressionner trois lycéennes de passage » ; « Le Djaizeune, il raffole de la Cindy chaude et de la Budweiser tiède » (*Reddit*). En 2025, la plus grosse part des prénommés a franchi le cap des trente ans : 1995 fut en effet leur millésime de prédilection, avec 1 350 naissances.
Pour nous faire jaser, Jason s'acoquine à son insu avec le calendrier : seul dans son cas, et en français comme en anglais, il reproduit en effet les initiales de cinq mois consécutifs de l'année (Juillet, Août, Septembre, Octobre et Novembre) : une propriété morphologique insolite, repérée par Thomas Segal pour son *Encyclopédie de l'inutile* (Chemins de tr@verse, 2010).
Jason signifie « guérisseur » : dans le panthéon grec, Jaso, fille d'Esculape, personnifiait la guérison. La même mythologie fait grand cas du héros Jason qui conquit la Toison d'or pour récupérer son trône. Mais les premières attributions de ce masculin, chez les Anglo-Saxons lors de la Réforme du XVI^e^ siècle, se fondaient plutôt sur le prénom hébreu Joshua (« Dieu délivre »). Ce sera toutefois sous la seule impulsion de films américains qu'il échouera en France.

JAYDEN

Modernisant l'hébraïque Jacob, Jayden, inusité en France avant 2000, y a talonné les 550 naissances en 2024. Lui et ses acolytes en – *ayden* (Brayden, Hayden, Kayden) sont souvent regardés comme des produits de la culture pop, formatés, fugaces et dénués de consistance (*Reddit*). Derrière leur éclat artificiel, parfois reporté sur leurs titulaires, ils relèvent moins de la marque d'identité que de l'effet de mode.
Les mêmes griefs sont émis pour plusieurs homologues surgis des registres anglo-saxons, et glissés ici dans le même sac, avec mention de leur meilleur score : Tyrone, issu d'un toponyme irlandais (134 dévolutions en 2012) ; Archer,

soldat armé de l'arc (5 en 2024) ; Wesson, déboulant de l'Ouest avec ses airs de cow-boy (5 en 2024) ; Hudson, fils de Hugh (4 en 2008) ; Barrett, d'un patronyme signifiant « trompeur » en moyen anglais (effectif insignifiant, non recensé). Avec ses 1 200 attributions en 2017, seul Lenny, diminutif de Léonard, détonne au sein de cette galerie convenue.

JEAN-CLAUDE

Déjà calamiteux dès 1978 avec le Jean-Claude Dusse des *Bronzés*, ce prénom a véhiculé l'image caricaturale du fonctionnaire rigide, lourd, obsédé par les règles sociales et la bienséance. Il doit cette déconvenue au personnage de Jean-Claude Convenant (souvent déformé en Convenance), une des figures *Caméra Café* (569 épisodes), où il est incarné par Yvan Le Bolloch', créateur en 2001 de cette série télévisée (avec Bruno Solo et Alain Kappauf). Cadre commercial, ce Jean-Claude en costume-cravate, cristallise le conformisme social. Récupéré par les réseaux sociaux, il est devenu l'employé « trop comme-il-faut », qui a le culte de la politesse (il exige qu'on lui dise *Bonjour !*, et non *Salut !*). Ses formules à l'emporte-pièce sont proverbiales, comme l'absurde « Arrête de me regarder sur ce ton ! ».

JEAN-EUDES

Jean-Eudes éveille un côté « vieille France », guindé, bourgeois, catholique traditionaliste. De quoi l'exposer à quelques persiflages : on l'associe à un garçon trop bien élevé, un peu coincé, élevé dans un milieu élitiste, une aristocratie poussiéreuse, en décalage avec la vie quotidienne du tout-venant. Ainsi prétend-on de lui qu'il ne comprend pas pourquoi on ne met pas de napperon sous les chips.

JEAN-KÉVIN

Jean-Kévin cumule le dénigrement attaché à Jean, jadis si éreinté, et les souillures virales noircissant Kévin. « Il s'inscrit dans une continuité stéréotypée » (*Le Point*, 31 mars 2025). Le composé concentre sa dérision sur le cancre empoté, l'ado attardé, le beauf numérique 2.0 ou le « noob » – dans le langage des *gamers*, un joueur novice si peu subtil qu'il confond clavier et manettes. « Même à 22 ans, le Jean-Kévin croit que la vie se limite aux likes et aux stories » ; « Jean-Kévin arrive à la soirée avec son t-shirt à licorne et ses baskets fluo : la quintessence du mauvais goût générationnel » ; « Dans toutes les blagues sur les réseaux, Jean-Kévin incarne l'innocence un brin pathétique de celui qui se ridiculise sans en avoir conscience » (Forum *Geekzone*, 2005 ; *Reddit AskFrance*, 2024).

JEAN-LUC

Jean-Luc fait figure d'intello prétentieux dans certaines échanges sur le Web, où on lui attribue ton condescendant, cassant et dépassé. Le *Jean-Luc la science* est typique de la vieille école, de la parole sentencieuse, du ton professoral. Il corrige les autres en étalant son savoir, ce qui ne l'empêche pas de se tromper parfois, sans jamais entamer sa superbe.

JEAN-MICHEL

Jean-Michel était déjà, depuis 2000, la cible récurrente du fantaisiste Kad Merad dans sa collection télévisée des *Chanteurs inconnus*, où chacun arborait un patronyme en phase avec ses travers les plus flagrants (Voidechiote, Apeuprès, Amoitié). Une galerie d'excès satiriques dont le Jean-Michel Apéro mérite amplement de faire partie, même sans micro : beauf par excellence, franchouillard d'âge mûr, il alterne dans l'imaginaire collectif le pastis, la bière, le saucisson et la pétanque. On lui prête des propos comme « Midi moins quart ? C'est l'heure du Ricard ! », ou « Je ne vais pas dire non-ski » dès qu'on lui propose un whisky. On a même vu des fans porter des tee-shirts frappés du slogan détonnant « L'apéro avec modération, c'est bien, mais avec Jean-Michel, c'est mieux ».
La structure Jean-Michel suivie d'un qualificatif est devenue un procédé vedette de la satire en ligne : *Jean-Michel Premier degré*, candide ou rétif à l'ironie ; *Jean-Michel Excuses*, champion des justifications foireuses ; *Jean-Michel-Je-sais-tout*, plein d'aplomb et suffisant, sont proverbiaux sur *Twitter*, *Instagram* ou *TikTok*.

JENNIFER

« Jennifer n'a pas choisi son prénom, mais la société a choisi d'en faire un marqueur de relégation, comme si l'amour parental inspiré des séries américaines valait moins que celui puisé dans le théâtre français classique. » Si banal autour de 1985, année de son pic avec 6 318 attributions, ce féminin a sombré dans l'oubli : quinze naissances en 2024. Ici encore, sous l'effet pervers d'une hiérarchie culturelle, s'est exercée une exclusion sociale fondée sur un mépris latent pour les classes populaires. L'orthodoxie le catalogue périmé et ringard : « Les Jennifer, Cindy, Kevin… paient le prix

d'une stigmatisation ; on les dit peu raffinés, comme si les parents s'étaient décidés au petit bonheur devant leur écran » *(Le Progrès,* juin 2025). « Un prénom comme Jennifer, c'est pas malin ! », ricane un internaute, qui l'oppose au passage au caractère bourgeois des prénoms composés (*Reddit*).

Jennifer porte pourtant en elle une noblesse insoupçonnée : sa lointaine aïeule galloise est Gwenhwyfar, signifiant « blanche et douce ». L'anglo-normand en tira Guenièvre, que magnifia l'épouse du légendaire roi Arthur dès le Haut-Moyen Âge. Retour de bâton dans le cinéma contemporain, où Jennifer hante l'univers des films d'horreur : *Jennifer* (1978), *Jennifer's Body* (2009) ou *From Jennifer* (2017). Dans ce dernier, l'héroïne, Jennifer Peterson, récuse le diminutif Jenny : elle le trouve avilissant et le qualifie de « nom d'ânesse », comme si le prénom charriait jusque dans ses raccourcis le poids de son déclassement (*imdb.com*).

JESSICA

« Chez Mc Do, il y a toujours des Jessica qui braillent dans les files d'attente » ; « Volages, imprévisibles, les Jessica nous encombrent de leurs drames inutiles » (*Twitter*, 2024). Avec son allure superficielle, ses goûts vestimentaires, ses propos à l'emporte-pièce, la Jessica (variante clinquante : Jessika) fait figure de sœur jumelle de la Cindy dans les contenus viraux. Elle en partage l'engouement effréné pour les réseaux sociaux, les selfies à répétition, les tenues moulantes et flashy, la coiffure exubérante. Elle personnifie la fille oisive, snob, dont l'hyperféminité de façade est fustigée, sur fond d'appartenance à un milieu social peu valorisé. Son prénom ratisse large : dans des blagues ou des vidéos humoristiques, il est tour à tour un label générique de la candidate à la téléréalité, de la fille à problèmes ou de la copine barbante et déloyale ; au cinéma ou à la télé, les Jessica squattent des rôles de second plan où dominent la frivolité, l'inconstance amoureuse et l'attitude casse-pieds.

Comme Cindy, son caractère outrancier, évaporé, et son accent chantant lui valent d'être intégrée dans l'expression méridionale *Jessica la cagole*, où *cagole* dénote le mauvais genre et la petite vertu : « Jessica la cagole, toujours au bar à midi ! » (*Facebook*, 2023). Non sans un soupçon de sympathie en dépit de la caricature, cette Jessica la cagole s'est faufilée dans le folklore marseillais pour des histoires drôles, héritières des facéties de Marius et Olive. Elle y donne la réplique à un autre crâneur, *Gérard le cacou* (du provençal *cacoua*, « cadet »). Bref échantillon : « – Gérard, mets de la sans-plomb 98 dans l'auto, elle mérite le meilleur, comme moi ! – Tu as raison, ma belle : elle aussi fait du bruit pour rien ! »

JORDAN

« Toujours un Jordan pour foutre la merde au lycée ! » (forum *Blabla*, 2024) ; « Tous ces Jordan qui dealent à la sortie du collège » (*Facebook*, 2024) ; « Si tu ne veux pas qu'il finisse devant le juge, n'appelle pas ton fils Jordan ! » (*Facebook*, 2023) ; « Jordan, 14 ans, six convocations judiciaires et un scooter volé » ; « Parmi les magouilleurs qui fument des clopes en bas de l'immeuble, il y a toujours un Jordan » ; « Quand on me dit Jordan, je pense à un mec en jogging qui sèche les cours » (*Twitter*, 2022). Encore un prénom stigmatisé par les préjugés numériques ! Pourtant, comme beaucoup d'autres américanisés, il a naguère séduit nombre de parents convaincus de leur bon choix, stimulés par une quête de distinction, de modernité, d'originalité ou d'ouverture sur le monde. Mais ce qui semblait un atout pour l'enfant s'est déclassé, au point de devenir une tare : « Dylan, Jordan, Kevin : la trinité démoniaque des cours d'écoles quand j'étais môme ! » (*Reddit*).

Relégué au rang de jeune fauteur de troubles dans les banlieues sensibles, Jordan a bien dégringolé. On le catalogue comme un lascar sans avenir, une graine de voyou, un irrécupérable, déscolarisé et en rupture sociale. Avant même d'avoir franchi le seuil de l'adolescence, il épouse les traits du matamore, du dur à cuire, du gros bras. Tous ne sombrent pas : Jordan Bardela, l'homme politique français président du Rassemblement national, échappe à cette fatalité stéréotypée. Il a vu le jour en Seine-Saint-Denis en 1995, année où son prénom, après son pic fulgurant de 6 327 naissances en 1993, entamait déjà sa brusque érosion (85 dévolutions seulement en 2024, soit septante-cinq fois moins). L'étymologie baigne Jordan dans le Jourdain, là ou Jean-Baptiste baptisa Jésus. Les croisés rapportaient fièrement de l'eau de ce fleuve de Palestine, pour en baptiser leur descendance, à qui allait naturellement ce nom sacré. Celui-ci s'éclipsa ensuite, jusqu'à sa résurrection aux XIX^e^ et XX^e^ siècles.

JOSIANE

En 2025, dans leur écrasante majorité, les Josiane sont à la veille de leurs 80 ans, puisque 1947 en

vit naître le plus fort contingent français : 6 706 (contre cinq seulement en 2024). D'origine hébraïque, ce féminin dérivé de Joseph incarne en ligne un bel exemple d'onomastique gouailleuse : la jeune génération associe en effet une charge symbolique négative aux prénoms devenus archaïques. Elle les utilise pour railler les réactions et comportements prêtés aux aînés jugés dépassés. Nombre de vidéos, de blagues et de commentaires viraux se paient ainsi la tête de Josiane, figure d'arrière-garde, réac et bigote à ses heures, mais surtout rétive aux technologies : « Josiane pense que TikTok est une marque de bonbons » ; « Josiane croit que le Wi-Fi est le nouveau régime sans gluten » ; « Elle dit encore "minitel" quand elle parle d'Internet » ; « Elle confond Google et Facebook » ; « Elle imprime tous ses mails » (*Reddit*). L'acharnement s'adoucit parfois : on invoque alors une *Tatie Josiane*, mais c'est pour mieux lui accoler l'épithète « reloue » (*lourde*, en verlan), ce qui consacre son statut de vestige.

« Enfant, je détestais déjà mon prénom, je le trouvais pauvre et ringard. J'aurais préféré m'appeler Clémentine », confiait, dans une interview conduite par Thierry Ardisson, la plus célèbre des Josiane de France, Balasko, née en 1950 (*Salut les Terriens, Canal* +, 21 mars 2015).

KAREN

Abréviatif scandinave de Catherine, Karen fut le premier – et jusqu'ici le seul – nom propre à figurer dans le *Top 10* des « mots de l'année » en Belgique, classement établi par *Le Soir* et la RTBF, sous l'égide du linguiste Michel Francard. Le terme *déconfinement* remporta la palme : on était en 2020, pandémie oblige. Mais l'irruption d'un tel prénom parmi les mots communs confirmait ses ambitions lexicales, même chez les francophones. Ceux-ci en avaient saisi le sens péjoratif, emprunté à l'argot d'outre-Atlantique : la Karen est une femme blanche d'âge moyen, arrogante, raciste, vindicative, complotiste, « la nouvelle incarnation du racisme ordinaire » (*Télérama*, 9 juillet 2020). Selon *Grazia* (22 août 2020), Karen avait vite basculé dans l'injure : « Aux États-Unis, Karen n'est plus un banal prénom. Depuis quelques mois, il s'apparente carrément à une insulte et est devenu un surnom des plus péjoratifs. Karen, c'est la nouvelle méchante de service, celle que tout le monde déteste et dont on adore se moquer. » Le phénomène reste bien enraciné dans la culture contemporaine, à en lire ce commentaire d'août 2025 : « Karen ne désigne plus une personne, mais une posture, une figure devenue emblématique d'une Amérique blanche, autoritaire et déconnectée, jusqu'à en faire une insulte à part entière » (*aufeminin.com*).

La plupart des Karen vilipendées sont des mégères blanches accusant à tort des Afro-Américains pour des motifs dérisoires. Au plus fort des manifestations antiracistes du mouvement *Black Lives Matter*, une dépêche d'agence relayée par la presse belge le 20 juin 2020 racontait comment une cliente d'un restaurant de Californie avait été rebaptisée Karen dans les journaux, sur les blogs et réseaux sociaux : non contente de refuser le port du masque, elle s'en était prise sans raison au préposé noir, l'avait photographié et transmis le cliché à la police. Quant au choix du sobriquet, il fut stimulé par l'ouragan Karen (2019), encore qu'on le rattache parfois au film *Mean Girls* (2004), de Mark Waters (*Lolita malgré moi* en français), où l'ingénue Karen Smith, « blonde sexy mais idiote », passe pour « la fille la plus bête que vous rencontrerez ».

Certaines prénommées Karen ont exprimé leur profond malaise face à cette charge, perçue comme injuste et sexiste. En France, leur prénom a nettement décliné : 933 dévolutions en 1975, contre cinq seulement en 2024.

KENZO

Déverbal argotique de Kenzo dont il intensifie la dégradation sémantique, *kenzoter* ne figure ni parmi les douze mille entrées de *L'art de conjuguer* de Bescherelle, ni dans aucun dictionnaire. Mais ce néologisme a creusé son trou dans les échanges en ligne. Une rapide analyse de ses emplois permet de le définir par « agir de manière puérile et tapageuse », « se signaler par un comportement irréfléchi, outrancier », « se comporter comme un gamin, en parlant fort, en semant la pagaille » : « Arrête de kenzoter en classe, tu vas encore te faire virer ! » ; « Le nouveau a encore kenzoté devant le prof : insulte, provocation, éjection de la salle de cours » ; « Dans une sortie scolaire, il y a toujours un zigoto pour kenzoter » ; « Chez nous, kenzoter, c'est se pointer en survêt' fluo et chahuter dans le bus » (*TikTok*).

C'est à notre connaissance le seul cas où la péjoration d'un prénom sur le Net se trouve ainsi exacerbée par le recours à un verbe dérivé. Il est vrai que Kenzo cristallise les mêmes travers que ses cousins plus hâtivement vilipendés, et il a accédé de la sorte à leur panthéon : « Enzo, Kévin et Kenzo, le tiercé gagnant des boulets de

quartier » ; « Enzo, Kévin, Dylan et Kenzo, ça fait un peu cassos ; enfin, tous ceux que j'ai rencontrés étaient de sacrés cassos ! » (Forums *Le Figaro*, *Reddit*, *Parents.fr*). Dans l'imaginaire en ligne, *cassos*, contraction de « cas social », est la casquette dont on affuble l'hurluberlu lourdingue, pénible, encombrant, voire l'accro au fast-food et le *trottinettophile* fanatique. « Encore un Kenzo ! », soupire-t-on dans les commentaires (*TikTok*, *Reddit*). « Le Kenzo, c'est toujours celui qui se ramène en trottinette volée, tombe amoureux d'une collégienne de sixième et finit au poste » ; « Les Kenzo sortent avec une meuf de quinze ans et atterrissent au commissariat pour avoir tapé leur proviseur » : tout est dit.

C'est là un brusque retour de bâton : autour de l'an 2000, Kenzo a joui d'une aura scintillante, lorsqu'on cherchait un substitut exotique et raffiné aux envahissants masculins déboulant d'outre-Atlantique. Il s'importa naturellement du Japon, où il signifie « sagesse et création » : deux qualités propres au styliste Kenzo Takada (1939-2020), naturalisé français, et fondateur de l'illustre marque de prêt-à-porter, de parfum et d'accessoires de mode perpétuée par son prénom. Les déboires de ce dernier comptent parmi les plus récents : dans la France de 2015, il effleurait encore les mille dévolutions, un score qui n'a cependant plus franchi les trois cents en 2024.

KEVIN

Messieurs les Anglais ont tiré les premiers. En 1998, les lexicographes du *Harrap'slang* ont franchi le pas, en substantivant ce prénom, catalogué « peu raffiné » : « Le Kevin est jeune, d'origine modeste, peu cultivé, parfois violent, et ne fait pas toujours preuve d'un goût très sûr. Kevin est un prénom très courant dans les milieux populaires et, de ce fait, il est considéré comme vulgaire par beaucoup de gens. » Lors de la rédaction de cette notice, les modèles britanniques ainsi décrits étaient déjà au minimum de grands adolescents, donc nés autour de 1980, tandis que le pic des attributions en France devra attendre 1991 (14 105 naissances, – pour une centaine à peine en 2024 : la débâcle).

Frappé d'un handicap social, Kevin, dédaigné des parents cadres ou bourgeois, est né et est mort au sein de la France d'en-bas. « Stigmatisé comme has-been et socialement défavorisé, il a cristallisé un ensemble de clichés péjoratifs nourris par les médias, les réseaux et les jugements de goût. » Les sociologues Baptiste Coulmont et Pierre Bourdieu ont montré combien certains prénoms se sclérosent en codes culturels soumis aux discriminations symboliques. Il existe effectivement une lecture sociale des prénoms, dont plusieurs deviennent des fardeaux identitaires (Coulmont, 2014). Clara Brunel (*Le Point*, 1er avril 2015) s'est penchée sur ce « véritable handicap social » : *La malédiction des Kevin – Un Kevin n'a pas le droit d'être un intellectuel*, titrait-elle en recensant le roman *La revanche de Kevin* (P.O.L.). L'auteur, Iegor Gran, y imagine les représailles salutaires d'un authentique intello ainsi prénommé, las du discrédit infligé par cet état civil et des brimades constantes d'un milieu pour qui « Kevin ne baptisera jamais, au mieux, qu'un prof de muscu, un vendeur d'imprimantes ou un gérant de supérette ». Jusqu'à la sortie de ce livre, Kevin n'était jamais apparu dans la littérature française (Jérôme Garcin, *L'Obs*, 19 mars 2015). En 2022, avec une même volonté de réhabilitation du mal-aimé, le Parisien Kevin Fafournous, né en 1987, réalisait un documentaire, *Sauvons les Kévin* : « J'ai reçu plus de deux cents témoignages qui me racontent à quel point ça peut être dur. Des employeurs ne les prennent pas au sérieux lors des entretiens ; lors des rencards avec des filles, il y a parfois un a priori » (*Radio France*, 11 juillet).

« C'est la couche la plus populaire qui, d'autant qu'elle ignore sa langue, affuble ses enfants de prénoms et de diminutifs qu'elle emprunte à l'ethnie la plus prestigieuse. Tous les Johnny, les Jimmy, les Kevin, ce n'est pas eux qu'on baptise à Saint-François-Xavier ou à Saint-Honoré-d'Eylau », analysait déjà en 1998 James Gressier (*Le retour du chasseur*, Phébus). S'il s'est bien implanté dans l'Hexagone parmi les sportifs et les artistes de la génération Youtube, le prénom resta absent de la vie politique jusqu'en 2022, date de l'élection des députés Pfeffer et Mauvieux. Ceux-ci ont adopté la forme francisée avec accent aigu, pourtant confidentielle selon les fichiers de l'INSEE (2023) : 8,6 % de Kévin contre 91,4 % de Kevin. Dans *Les mots des riches, les mots des pauvres* (Anne Carrière, 2004), Jean-Louis Fournier baptise Kévin, avec ce « é » bien accentué, le fils de Madame Pauvre et Richard celui de Monsieur Riche. À l'occasion, par hypercorrection, on a même prononcé Kévin sans nasalisation, comme Quentin ou Corentin.

Le Dictionnaire Ados-Français (First, 2014) a accueilli dans le *Top 5* de ses expressions *faire son Kévin*, au sens de « faire n'importe quoi, énerver le monde avec des remarques dénuées de toute maturité ». On pourrait aussi définir ce tour par

« multiplier les gamineries, se la jouer (frimer), être égocentrique », ou encore par « afficher un comportement infantile, effronté ou stupide », d'où la synonymie entre Kevin et « adolescent puéril, élève désinvolte, niais, trouble-fête, malotru ». « Si un gosse s'appelle Kevin, il y a 80 % de chances que ce soit une tête à claques », diagnostiquait un enseignant français en 2009, constat aussitôt pleinement recoupé en Allemagne lors d'un sondage parmi les instituteurs. Certes, les parents n'avaient pas anticipé cette puissante onde de choc : le prénom les avait appâtés à la faveur des séries télévisées américaines et du film *Danse avec les loups*, qui consacra Kevin Costner (1990). On nageait alors dans les belles années des importations sous influence.

Bref, le nom qu'honora un barde de la légende arthurienne aura évolué dans la langue à contre-pied de sa charmante étymologie gaélique, qui fait de lui un « bel enfant ». Ascète irlandais si pieux que les arbres s'inclinaient sur son passage, saint Kevin fonda au VII^e^ siècle, près de Dublin, le monastère de Glendalough, et, certifie encore son aimable légende, il utilisait l'eau du lac voisin « pour refroidir les ardeurs de Kathleen, admiratrice aux cheveux roux, aussi tenace que non désirée ». Authentique : l'eau du même lac servira bien plus tard à la fabrication de la bière Guinness (*Courrier international*, 18 février 2003).

KEVINA

« Je ne me sens pas l'âme de chialer pour une kévina qui s'est barrée au bout de trois messages » ; « Une Kevina de 14 ans qui bave devant le Brice du coin... » ; « Souvent, à leur bras, était pendue une Kevina en perdition, ayant gravement abusé de la vodka-pomme sans alcool du bar » (extraits de forums). C'était prévisible : la version féminine de Kevin ne fut instrumentalisée que comme repoussoir. Elle n'a jamais dépassé les six dévolutions annuelles en France.

Si les sketches de l'humoriste belge François Pirette ont matraqué Kevin, le féminin Kevina (mieux : Kévina) l'a été en France dans les années 2000 par Élie Semoun, dont il fut l'une des figures fétiches, celle d'une adolescente hystérique et inculte. Depuis lors, dans le parler familier, une kévina est une nymphette idiote, une lolita écervelée, rivée à son portable.

KIMBERLEY

« On m'appelle Kinder au lait ou Kimbranlette, je ne trouve pas ça très amusant ! », se désole une Kimberley, là où une autre, un peu ronde, s'afflige de son sobriquet de Kimbourrelet. Dévolu 612 fois en 1997 contre quinze en 2004, leur prénom est hérité d'une ville d'Afrique du Sud, ainsi baptisée en l'honneur d'un lord qui s'illustra pendant la guerre des Boers vers 1880. Né John Wodehouse, cet homme d'État (1826-1902) fut anobli en 1866 sous le titre de comte de Kimberley, d'après son village natal anglais, apparié par l'étymologie à une « plaine royale ». Moins alambiquée mais autrement assassine est la critique expéditive réservée aux Kimberley par le pilori viral : « Ce prénom sonne bimbo américaine » ; « Nom nunuche de série pour ados » (*mayapp*).

L'image de la starlette obsédée par son apparence et cramponnée à son miroir s'est en effet trouvée plaquée aux Kimberley, par l'entremise de l'actrice très médiatisée Kim Kardashian, née Kimberley Noel Kardashian en 1980. Celle-ci est aussi une femme d'affaires influente, engagée dans des causes sociales, et cette référence-là paraît abusive. Mais, depuis 2000 en France, une aura de réputation cosmétique, mondaine, élégante en surface mais sans profondeur, a rejailli sur les prénommées, certaines étant même crûment traitées de « pouffiasses ». Le diminutif Kim évoque à son tour le glamour californien, la superficialité et l'absence de sérieux (*aufeminin*). Mais il fonctionne aussi comme prénom asiatique autonome, mixte et non péjoré, son sens étant « or ».

KYLE

Inconnu des anglophones avant 1950 et des Français avant 1988, Kyle, né d'un toponyme gaélique voulant dire « étroit », s'octroie autour de 2020 une centaine d'attributions annuelles dans l'Hexagone. Il y est la proie de l'hostilité récurrente de communautés en ligne, qui après l'avoir associé au *bad boy* américain, puéril et querelleur, l'ont reporté sur le jeune Français bravache, celui qui carbure aux boissons énergisantes, visse sa casquette à l'envers, exhibe un attirail sportif bon marché, ou bien, frustré, cogne à coups de poing dans les murs pour affirmer une identité vacillante. « Un prénom qui sent l'Amérique low-cost » ; « Le Kyle croit impressionner son monde avec deux clips de rap et trois skates » ; « Il a vraiment une gueule de Kyle, tu vois, le genre qui croit améliorer sa personnalité en achetant une paire de baskets blanches ou en s'abonnant à la salle » ; « Kyle, c'est le petit con avec ses Nike neuves, sa voix de

canard et ses trois neurones qui se battent pour allumer sa cigarette électronique » (forums *Reddit*, *Facebook*, *4 chan*, *Twitter*, 2023 ; *Tik-Tok*, 2024).
Plus qu'un simple décalage entre vernis illusoire et réalité perçue, les flétrissures de Kyle trahissent aussi, comme tant d'autres, la défiance envers le « bling-bling » made in USA, pourvoyeur, dans la vieille Europe, d'une distinction sociale au rabais, d'une modernité déclassée.

KYLIAN

Né à Paris, l'attaquant prodige Kylian Mbappé n'est pas seulement imprimé sa vitesse sur les pelouses : son prénom aussi a pris un départ fulgurant. En 1998, année de sa naissance, seuls 250 bébés portaient ce masculin à la sonorité vive, calibré pour l'international ; ils seront huit fois plus en 2007, année record des attributions en France. Ermite missionnaire irlandais du VII^e^ siècle, saint Kylian (Cillian en gaélique, soit « guerrier » ou « lutte ») veille sur les stades, quitte à négliger certains protégés. En effet, Kylian, brocardé dans les pratiques virales, renvoie parfois l'image du gosse de quartier ou de banlieue mal élevé, indiscipliné, à la scolarité chaotique : « Les Kylian, c'est survêt' Lacoste, embrouille et scooter volé » (*Reddit*, 2024) ; « *Un Kylian qui bosse ? Ça s'appelle un miracle !* » (*Facebook*, 2023) ; « Les Kylian, c'est casquette à l'envers et zéro respect » (Forum *jeuxvideos.com*, 2022).
À ce fardeau, s'ajoute une morphologie pénalisante dès le berceau. Lu sur *Topito* (*Les pires prénoms*, 2023) : « Sur le podium de la lose [de l'échec], Kylian fait beaucoup de malheureux. Parce qu'on le réduit en Kiki. Il en sera victime toute sa vie. Mais aussi parce qu'il est considéré comme un prénom de beauf. Désolé. »

LOANE

« Ces prénoms à la Loane, Maëlys ou Shana… on dirait le casting d'une escouade de pom-pom girls pour séries Netfix » ; « Loane ? Ce n'est pas un prénom, c'est un concept marketing pour vernis à ongles ».
Ce féminin qu'illustra en 2002 Loana, naïade formatée pour le buzz et la téléréalité, pèche par son trop-plein de paillettes, son côté girly ou glamour, son parfum volatil, son arôme sucré évanescent, son assise éphémère qui le démode sitôt dévolu. Les chiffres sont implacables : près de mille attributions dans la France de 2000, quarante seulement en 2024. Si l'étymologie de Loane se réclame d'un mot breton signifiant « lumière », ici sa brillance aveugle et indispose les censeurs.

LUDOVIC

Des Ludovic, les plus hardis insinuent qu'ils sont conformes à leur prénom : compassés et dépassés, mous du genou, ni populaires ni vraiment distingués, entre ambition BCBG et effacement résigné. « Ils ont cru rafler la mise sur tous les tableaux et les voilà hors-jeu, le regard figé dans le rétroviseur. » Puisé dans le vieux germanique Hlodowig, passé par le latin Ludovicus avant d'offrir à la France dix-huit rois Louis, Ludovic a mal vieilli et traîne son lustre comme une relique. Son âge d'or s'arrime à la période 1970-1990 : 6 700 naissances en 1975 (dont le fils de Sheila, † 2017) pour treize seulement en 2023. « Ludovic est resté coincé dans le vestibule des années Mitterrand » ; « Il se donne des airs mais finit dans les greniers de province » ; « Il se croit chic mais sent la naphtaline », narguent ses pourfendeurs.
Loin de le rafraîchir ou de le réenchanter, son diminutif Ludo, primaire et puéril, fut son ultime pirouette : il lui a brisé les reins en sapant l'élégance dont il se prévalait.

MAËLYS

Avec plus de quatre mille naissances recensées en France en 2010 (son record), Maëlys, d'origine bretonne et signifiant « prince », se singularise par sa sonorité vive et abrupte, où le tréma oblige à détacher les syllabes. Au-delà de son souffle de modernité, quelques railleries pointent son côté *mainstream*. Un déficit d'originalité qui, en compagnie d'Océane ou Anissa, l'oppose aux prénoms réputés nobles (Louise, Alice, Claire, Augustin), dans une dichotomie classique, révélatrice des hiérarchies implicites et des préjugés sociaux.

MAËVA

Apparu en 1970, ce féminin, imprégné de soleil et d'exotisme, a vu éclore en 2001 son lot le plus fourni de porteuses françaises (3 277), toutes bienvenues : « Bienvenue » est en effet son sens en tahitien. Déjà connecté à la télé-spectacle, il l'a été davantage à ses excès par la figure controversée d'une prénommée, Maëva Ghennam, née en 1997. Future icône digitale, elle fut révélée au public en 2018 par l'émission de téléréalité *Les Marseillais*, sur *W 9*. Bimbo assumée et explosive, elle s'est attiré les quolibets des réseaux sociaux pour son

physique, son style vestimentaire, ses fautes de français, ses polémiques, les produits cosmétiques lancés par ses soins. Pour réagir au cyberharcèlement, elle n'a jamais mâché ses mots, mais elle a pâti de scènes de violences, allant jusqu'aux menaces de mort, dans un contexte de tensions croissantes au sein de l'univers effervescent des influenceuses. Le prénom n'est peut-être pas sorti grandi de ces turbulences.

MAÏTÉ

« Maïté, c'est le civet en bandoulière, le tablier constellé de taches, le coup de gueule et le coup de rouleau à pâtisserie. » La truculence de Maïté Ordonez (1938-2004), matrone des fourneaux cathodiques avec, entre autres, *La cuisine des mousquetaires* (1983-1997), a fait du prénom l'extension naturelle du cordon-bleu, surtout s'il est fougueux, volubile et généreux en décibels. Cette symbiose n'a pas totalement ravi toutes les Maïté : « J'ai souvent pensé à changer de prénom quand j'étais plus jeune, mais les démarches sont tellement longues… Aujourd'hui, j'ai réussi à prendre du recul, et ça me fait plus rire qu'autre chose ; je pense que ça a aussi contribué à me forger un caractère tenace », racontait l'une d'elles (*20 Minutes*, 25 octobre 2019) dans un article titré *Kevin "le beauf", Peggy "la cochonne", Maïté "la cuisinière"… Ils souffrent de leur prénom, et veulent parfois en changer.*

La star du petit écran ne cuisinait ni dans la dentelle, ni dans la demi-mesure. S'exprimant haut et fort, elle rayonnait d'une authenticité brute et d'un franc-parler sans apprêt, propageant l'image rustique de la campagnarde joviale, parfois excessive, dans un nuage de daube, de garbure et de folklore. « Y'a pas écrit bécasse ici ! », lançait-elle, comme pour se résumer, dans un spot culte de 1998 pour la lessive Bonux. « Scotché à une louche et à l'accent du Sud-Ouest », son prénom contracte Marie-Thérèse ou signifie « aimée » en basque. Il a été dévolu 385 fois en 1987, son meilleur millésime.

MANON

« Qu'espérer avec un nom de praline ? », soupire Manon dans *45 kg, 7 000 m²*, la pièce de Virginie Thirion, jouée à Bruxelles en 2003. Bouchée au chocolat blanc, fourrée de crème au beurre et coiffée d'une noisette, la manon fut conçue en 1935 par le chocolatier belge Léonidas. Numéro un des féminins français en 1996 avec quelque douze mille attributions (contre 520 en 2024), ce prénom apparenté à Marie s'est imprégné d'une saveur sucrée : le *gâteau à la Manon* régalait déjà les gourmands du XIXe siècle finissant. Les pâtissiers le créèrent pour saluer le succès de *Manon*, l'opéra de Massenet (1893), tout comme leurs devanciers avaient imaginé vingt ans plus tôt la *poire Belle-Hélène* à la sortie de l'œuvre d'Offenbach. C'était là un plaisant usage du temps.

Derrière cette tendresse apparente, Manon, qui a subi l'usure sans encourir la péremption, souffre de quelques clichés attachés à sa supposée « banalité adolescente » (forum *Parents.fr*, 2022). « Manon fait ado prolongée et capricieuse » (Forum *Journal des femmes*). Mais on en oublierait qu'autrefois il fut bien davantage sulfureux et déconsidéré, tare que rappelait (sur *jeuxvideo.com*) ce pertinent commentaire de 2018 : « Manon est un prénom qui a longtemps été mal vu. En effet, dans le courant du XVIIIe siècle, il était associé aux filles de joie, puisqu'à cette époque il s'agissait d'un nom commun désignant les prostituées. » En effet, en 1901, Bruant le donnait encore pour synonyme de « prostituée élégante », et, en 1929, Doutrepont le définissait par « amoureuse infidèle, indigne, sans moralité ». Son discrédit est imputable au roman autobiographique de l'abbé Prévost, *L'histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731), qui fit scandale et dont on ne retint que le nom de l'héroïne au détriment du narrateur. La sensuelle Manon y glisse de volupté en déchéance, jusqu'à mourir, épuisée, dans un désert. C'est d'elle dont s'inspirèrent, en lissant son profil, Massenet et après lui Puccini.

L'opéra de Massenet propagea aussi l'expression familière *Tu vas te faire chanter Manon*, au sens de « Tu vas te faire sermonner ! » que partagent d'autres tours populaires (*Tu vas te faire chanter Ramona* ; *te faire appeler Arthur* – ou *Jules*). Trahissant le dépit, l'agacement ou la surprise, l'interjection *Le con de Manon !* a surtout cours dans le Midi (Bouches-du-Rhône et Var), mais elle ne s'appuie que sur la gratuité de sa rime interne : « Le con de Manon ! Je vais le fracasser ! » On crie également là-bas *Putain de Manon !*, même en l'absence de destinataire, comme on dirait *Noundidiou !*

MARIE-CHANTAL

Sur les plateformes en ligne à la mémoire longue, s'épanouit encore la figure de la snobinarde Marie-Chantal, chochotte et parvenue, coupée des réalités sociales et culturelles : « On va finir par remplacer "bourgeoise" par "Marie-Chantal" dans le dictionnaire : c'est plus efficace et ça fait

marrer tout le monde sur Twitter » (*twog*) ; « Ah, bah ! Voilà encore une Marie-Chantal qui râle parce que son brunch bio n'est pas servi dans une assiette en porcelaine ! » (*Bibamagazine*).
Pourtant, l'effigie moqueuse ne date pas d'hier : il y a trois-quarts de siècle que ce féminin, alors aristocratique, s'est trouvé dans le collimateur du danseur mondain Jacques Chazot (1928-1993), qui, en 1956, inventa et colporta dans le Tout-Paris ses histoires de Marie-Chantal. Cette héroïne de fiction y symbolisait la mondanité décalée, la prétention grotesque. « Qui a gagné ? », demandait-elle ainsi à son amie Gladys, qui revenait d'une rétrospective Toulouse-Lautrec. La satire fit tant de bruit qu'elle contribua à précipiter le déclin du prénom, à son apogée cette année-là avec 467 attributions. Quatre ans plus tard, son score se divisait pratiquement par deux (1960 : 240), et, depuis 1987, pour chaque millésime, les Marie-Chantal se comptent sur les doigts d'une main.

MATHÉO

Cette déclinaison contemporaine de Mathieu s'est propulsée parmi les prénoms phares du millénaire naissant, culminant à plus de 4 200 naissances en 2007 : « Si tu cries Mathéo dans une aire de jeux, la moitié des enfants se retournent ! », ironise-t-on. Certaines classes en ont compté jusqu'à quatre, que distinguait l'initiale de leur patronyme. Dans les sketchs en ligne croquant les gosses « modernes mais insupportables », on identifie par Mathéo le garçon capricieux, impétueux, débordant d'énergie. Il ne tolère pas la frustration et « pique sa crise chez Carrefour pour obtenir ses Pokémon ». Sous son toit, il est le roi proclamé d'un foyer gagné par les vertus parfois excessives d'une « parentalité bienveillante » : ses prérogatives l'autorisent à gribouiller les murs du salon avec ses feutres. Très tôt, il possède un compte *TikTok*, administré avec soin par sa mère. Ultra-tendance, sa panoplie vestimentaire et ses baskets dernier cri parachèvent le portrait de ce petit monarque domestique.

MICHEL

Marginale, l'expression *Michel tout seul* se gausse d'un individu isolé en société, largué, paumé, dépassé ou déphasé : « Et là, t'as Michel tout seul au fond de la salle, qui comprend rien mais qui applaudit quand même. » Ce tour est caractéristique de la veine satirique actuelle qui recycle certains prénoms démodés (Michel, Gérard, Josiane, Ginette, etc.) pour les mettre à toutes les sauces.
Rareté langagière, le *Michel-Bonhomme*, homme du commun, de la masse populaire, rappelle le plus fameux *Deutsche Michel* (« Michel allemand »), allégorique de l'Allemagne, comme John Bull l'est du Royaume-Uni et Marianne de la France. Outre-Rhin, cette personnification, née à la Renaissance sous les traits d'un campagnard, définit un citoyen banal, humble et docile. *Michel-Bonhomme* emprunte aussi à *Jacques-Bonhomme*, sobriquet du chef de la jacquerie de 1358, qui surnomma ensuite le paysan simplet, benêt, volontiers méprisé. Michel encaissa jadis ses propres disgrâces : il désigna l'individu crédule, et ses vieux diminutifs, *michet* et *micheton*, allèrent jusqu'à une date récente au client naïf, dupe d'une prostituée, la *michetonneuse*.

MONIQUE

Pour croquer les seniors en ironisant sur leurs manies et leur inhabileté à l'heure du numérique, les réseaux sociaux ont déniché leurs mascottes : les prénoms de boomers, soit ceux les plus usités lors du baby-boom (1946-1964). C'est précisément 1946 qui vit naître en France la plus forte escouade de Monique : près de 17 000, contre trois seulement en 2023 – un effondrement qui les désigne désormais comme des naufragées solitaires, en accord leur étymologie grecque (*monos*, « seul »). À l'exclamation goguenarde *OK boomer !*, narguant depuis 2019 la « mentalité rétrograde » des aînés, on substitue volontiers *OK Monique !*, tant ce féminin s'est associé à l'explosion démographique de l'après-guerre.
Un usage taquin est de qualifier de *Monique la boomeuse* ou de *Mamie Monique* les dames d'un âge avancé qui apprivoisent tant bien que mal le monde d'Internet, où leur présence serait anachronique. Une autre étiquette qui les accoutre, non sans un trait d'attendrissement, est celle de *Mamie Facebook*. On caricature de la sorte la grand-mère crédule, brouillonne, nostalgique d'un bon vieux temps idéalisé. « Mamie Monique a encore liké sa propre photo » ; « Monique la boomeuse partage dix fois la même alerte enlèvement » ; « La Monique like sa propre publication Facebook et commente "Merci à moi-même" » ; « Contrairement à ce que croient les Monique, l'huile d'olive ne protège pas des UV » (*Reddit*, 2021 ; *Twitter*, 2025 ; *Instagram*, 2023*).* Dans l'imaginaire mutin des censeurs, la Monique est à la fois une connectée hyperactive et une déconnectée du réel. En multipliant les

« Bonne journée ! » au bas de sa prose, elle fait circuler à profusion des photos de chatons et autres contenus mièvres, et elle relaie aussi bien les prières en chaîne que les fake-news anxiogènes.

NABILLA

Une Nabilla ? Une chercheuse ou une dévoreuse de buzz, une accro aux likes, une miss clics et clashs dans le grand carnaval de l'ego numérique. Dans *Cabinet de curiosités sociales* (PUF, 2018), et sous le titre évocateur *Les Nabilla de la pensée*, Gérald Bronner, professeur de sociologie à Paris-Sorbonne et spécialiste des croyances collectives, associe ce prénom aux figures émergentes de l'ère d'Internet. Leur moment de gloire est furtif, anecdotique ou insignifiant. Ce sont des « buzzophages », dont la survie ne tient qu'aux feux de la rampe. Et, pour ce sociologue, Nabilla constitue « la figure prototypique » de ce phénomène, même si elle n'en coche pas toutes les cases : c'est en effet à la télé, et non sur la Toile, que cette jeune femme, née en 1992, a prononcé en 2013 sa petite phrase devenue culte (« Non mais allô quoi ! »), source unique de sa notoriété fugace. Une repartie de surcroît fortuite, incidente, mais, selon l'observateur, « un chef d'œuvre », précisément parce qu'elle échappe aux tactiques de communication calibrées et aux rhétoriques démagogiques.
Pour mémoire, la jouvencelle en question, Nabilla Benattia, mannequin de son état, s'indignait que ses partenaires des *Anges de la téléréalité* n'aient pas prévu de shampooing. Singeant un appel téléphonique, elle se lamentait ainsi (version longue) : « Allô ! Non, mais allô quoi ! T'es une fille, t'as pas d'shampooing ? Allô, allô ! J'sais pas, vous m'recevez ? T'es une fille, t'as pas d'shampooing ! C'est comme si j'te dis : t'es une fille, t'as pas d'cheveux ! » Bronner prend appui sur ce coup d'éclat grotesque pour fustiger les scénarios stupides et les polémiques ridicules proliférant en ligne, à commencer par ces séquences dérisoires mais alarmantes où de jeunes esprits, cherchant à se distinguer sottement, s'adonnent au *binge-drinking* (s'exhiber ivre après avoir absorbé un maximum d'alcool en un minimum de temps).
Quant au prénom Nabilla, d'origine arabe et signifiant « noble », il était inusité en France avant 1976. Les frasques impromptues de sa titulaire face caméra l'ont relégué sous les cinq dévolutions annuelles.

NÉPOMUCÈNE

« Nous avons failli appeler notre fils Népomucène, mais nous tenions à ce qu'il ait des amis… » (*Reddit*, 2021). Dans les forums, ce prénom baroque, emphatique, pompeux, fournit matière à ricanements. Sa phonétique pesante, son archaïsme, sa surcharge grandiloquente en font un repoussoir, un épouvantail, dans une collection de reliques jugées décadentes et extravagantes, où il copine avec les Nicéphore, Euphémie, Floribert, Ermengarde, Polycarpe, Sigismond, Anaclet ou Chrysostome. Décidemment, cet ancêtre pontifiant et cabossé serait bien en peine de se mesurer aux formes effilées et minimalistes d'aujourd'hui, les Lya, Nils, Tao, Loan, Naël, Dash et autres Maé.
De pieuse souche, Népomucène vient d'un toponyme, celui de Népomuk (Bohème), où naquit en 1345 le prêtre et martyr vénéré sous le nom saint Jean Népomucène. L'écrivain Népomucène Lemercier (1771-1840), qui siégea à l'Académie française, s'opposa sans cesse à l'élection de Victor Hugo, mais, pied de nez du destin, c'est Hugo qui, à sa mort, occupa son fauteuil. Originaire d'Europe centrale, Jean-Népomucène Neumann (1811-1860), émigré aux États-Unis, fut le premier évêque américain à être canonisé. On nous permettra ici de rapporter une anecdote potache : dans les années 1990, une de nos chroniques de langue, publiée un premier avril, était consacrée aux patronymes devenus mots : Louis Braille (le braille), Samuel Morse (le morse), Eugène Poubelle (la poubelle), etc. Nous y avions glissé quelques inventeurs fictifs, dont l'hygiéniste Népomucène Comédon, concepteur d'un instrument astucieux pour débarrasser les visages de leurs inesthétiques points noirs. Et l'artifice fut pris pour argent comptant.

NICOLAS

Un prénom peut valoir mille mots. Celui de Nicolas, très répandu parmi les trentenaires, a investi les médias français à l'été 2025, en agitant les sphères politiques. Il symbolise le jeune actif, salarié cravaté, mais accablé par le fisc : on le ponctionne à l'excès pour payer les retraites des baby-boomers et les aides sociales aux sans-emploi. Les revenus professionnels du Nicolas seraient ainsi spoliés à hauteur de 60 %. Consacré par le slogan « C'est Nicolas qui paie ! », le mouvement de protestation, qui a déjà fait éclore un Nick au Royaume-Uni, s'est développé au départ d'une simple plaisanterie virale. Dans une France où les surimposés

concernés pourraient atteindre les dix millions, on a bientôt invoqué une jacquerie des Nicolas (*Nicolas, soulève-toi !*, in *Valeurs actuelles*, 2 juillet 2025 ; *Le Figaro Magazine*, 11 juillet 2025, en couverture).

NOLAN

D'origine celte et signifiant « champion », Nolan, ce vague cousin de Neil et de Nelson, a signé en 2013 une entrée fracassante dans le Top 50 en France, avec près de 4 300 dévolutions, soit une douzaine par jour. Il n'est pas spécialement dans le collimateur du dénigrement en ligne, mais, à en croire quelques voix insidieuses, il présenterait les défauts de ses qualités : son trop-plein d'énergie le rend envahissant ou trop entreprenant, et son besoin de contrôle et de reconnaissance frôle l'autoritarisme. Certains commentaires le blâment très ouvertement : « Nolan, c'est le petit chef qui veut toujours avoir raison » ; « C'est ce qu'on appelle un prénom décadent » ; « Tout prénom qui se termine par *-an* est pourri (Kylian, Dylan, Nolan), et le gamin qui le porte finira par mettre des néons dans sa voiture et il appellera ça de l'art, ou bien, en jouant, il va hurler dans le micro comme si sa vie en dépendait. » (*jeuxvideo.com*, *elle.fr*).

OCÉANE

Si les Océane nées en France en 2000 ont franchi le seuil des six mille, elles n'étaient encore que trois en 1964 quand Brel célébra « les langueurs océanes » (*Amsterdam*). Les sombres vagues de la raillerie ne recouvriront qu'après 2020 ce prénom vaporeux, flottant comme une brume sur l'écume : sa délicatesse même sera contrecarrée par un vif relent d'exaspération, à travers la locution *Océane la Drama Queen*. Ce sobriquet, assorti à l'occasion d'une pointe d'affection condescendante, vise une jouvencelle trop démonstrative dans ses émotions. Elle les trahit dans des éclats théâtraux, spectaculaires : « Océane la Drama Queen a encore pété un câble pour un regard de travers ! » (*TikTok*, *Twitter*). La fille en question se signale ainsi par une hypersensibilité s'exprimant à la moindre contrariété : « Non mais attends… il m'a dit "bonjour" sans emoji. Je suis censée survivre à ça comment ? », soupirera-t-elle. Ses réactions sont volontiers mises en scène.
Emprunté à l'anglais et bien établi dans les sphères jeunes et urbaines, le syntagme *Drama Queen* (Reine du drame) qualifie celles qui, précisément, amplifient les conflits en cherchant à attirer l'attention, quitte à surjouer leur peine. Mais, au-delà de l'exubérance, leur souffrance peut être authentique, et le jugement qu'on leur inflige alors les tourne férocement en dérision.

PACÔME

Quels prénoms pour des jumeaux ? « Côme et Pacôme constituent un duo jugé risible, comme si l'on glissait dans le monde ludique de la phonétique complexe, propice à la moquerie immédiate » (*Reddit*, 2025). Certes, ils ont l'air bien assortis par la consonance, mais leur nom les oppose : la syllabe « *pa* », à connotation privative ou négative, fait du second le miroir inversé du premier, son strict contraire. Ce binôme est souvent cité comme exemple d'appariement cocasse ou problématique, une collection où l'on découvre aussi les inexpugnables tandems Babord et Tibord, Fish and Chips, Starsky et Hutch ou Joyeux et Patriste (refusé à Montpellier en 2006). Une rumeur, largement relayée par des sites de futurs parents, a longtemps assuré que des jumelles, nées en 2009 (à Charleroi, stipulait une source), avaient été prénommées Vagina et Clitorine. Il s'agit là d'une pure légende urbaine, résistant aux démentis. Si la législation s'est considérablement assouplie depuis 1993, le simple intérêt de l'enfant suffit à motiver le refus des autorités.
Le prénom Pacôme, en phase ascendante depuis peu (125 naissances dans la France de 2013), perpétue le saint fondateur, vers 320, des premières communautés religieuses soumises à une règle. On les appelait les cénobites (de *cœnobium*, « monastère »). Le culte du jeu de mots impertinent a incité certaines associations, des cercles d'étudiants surtout, à se baptiser « Les cénobites tranquilles » (où « Les cé » correspond à « Laissez »). De ce même calembour, savamment appelé *kakemphaton* (« dissonance », en grec), Apollinaire et ses frères d'armes de la Grande Guerre avaient fait l'enseigne de leur casemate de fortune.

PATRICK

« Pastis par temps bleu, pastis délicieux ! » Après Didier Apéro et Jean-Michel Apéro, convives festifs qui ne répugnent jamais à lever le verre, difficile de ne pas convier à la tablée le fameux Patrick Apéro, typique du bon vivant à la française, et source à son tour d'une dérision virale : « Patrick Apéro te dit : apéro manqué, journée gâchée ! » ; « Chez Patrick Apéro, si on n'a pas trinqué, on n'a pas vécu ! » Ce Patrick-là doit sa notoriété goguenarde à Patrick Chirac,

incarné par Franck Dubosc, l'inévitable beauf de la comédie *Camping* de Fabien Onteniente (2006). « Le petit Ricard, c'est comme les seins : un, c'est pas assez ; trois c'est trop ! » Pas question d'addiction funeste dans cette consommation, où l'alcool est surtout un fluide magique, un lubrifiant social, un élément fédérateur, un rite d'appartenance, un marqueur culturel, un sésame de la rigolade. Patrick Chirac y puise l'illusion de rester jeune.

PEGGY

Diminutif anglais de Margaret, Peggy surfait hardiment en France sur sa vague glorieuse des années 1960-1970 (2 373 naissances en 1973) lorsqu'elle dut déchanter, éclaboussée par la diffusion, dès 1977, du *Muppet Show*. La proximité phonétique entre le prénom et Piggy la cochonne, star de la série télé, développa de fâcheux rapprochements. « Faut-il vraiment que je vous explique mon problème ? », réagissait une Peggy quinquagénaire (*Dauphine libéré*, 16 juin 2025). La marionnette porcine Piggy, de l'anglais *pig* (« cochon ») étant littéralement une « cochonnette », le public francophone amalgama les paronymes, avec une charge moqueuse entretenue par la polysémie de « cochonne » : « malpropre », « libertine », voire « truie chaudasse ». Certaines porteuses purent tirer parti de leur capacité de résilience : « À 45 ans, mon prénom est toujours dur à porter, car je me prends toutes sortes de réflexions idiotes… J'ai pensé à en changer, j'ai finalement appris à en rire », confiait l'une d'elles (*20 Minutes*, 25 octobre 2019. Elle s'exprimait dans un article sur les prénoms fardeaux, étudiés par la chercheuse Anne-Laure Sellier (*La science des prénoms*, Heliopoles, 2019). À l'origine, et dans l'esprit des créateurs, le choix de Piggy pour le personnage du *Muppet Show* n'était pas pourtant pas péjoratif : il se voulait un hommage, humoristique mais réel, à une Peggy, Peggy Lee (1920-2022), icône du jazz et du blues américain. Quant au titre *Peggy Sue*, le tube mythique de Buddy Holly en 1957, il a simplement repris le prénom de la petite amie (et future femme) du batteur du groupe de rock.

PIMPRENELLE

En 2020, une tentative, restée assez confidentielle et venue d'une frange du Twitter afro-français, proposait Pimprenelle comme équivalent francisé de Karen, cette figure stéréotypée de la « femme blanche arrogante, raciste, encline à quereller les Afro-Américains » (*Slate*, juin 2020).
Délicatement posé sur le 17 floréal du calendrier révolutionnaire, ce gracieux prénom végétal, porté par une des fées de *La belle au bois dormant*, a dû sa timide repousse en France à l'émission *Bonne nuit les petits* (1962-1997), où Pimprenelle et Nicolas, sages comme l'image en noir et blanc, accueillaient le bon Nounours. Pour l'anecdote, on notera qu'au XVI^e^ siècle, le mot *pimprenelle*, aux détours sémantiques étonnants, a signifié « débauche ou débauchée » (Michel Menot, *Sermons choisis*, 1510). Quant à l'édition de 1750 du Dictionnaire de Ménage, elle indiquait : « Les pimprenelles sont des jeunes filles éveillées, fringantes, évaporées, car, selon les médecins, l'herbe dite pimprenelle échauffe le foie et donne de la vivacité. »

PRISCILLA

La Priscilla est mimi, trois fois plutôt qu'une, mais à la manière de la première syllabe et du sens de *minauder*, *midinette* ou *mijaurée* : « Priscilla ne disait jamais un mot de politique ni de livres ; elle parlait de ses ongles, de ses mèches blondes et de la prochaine virée shopping. Avec son rire de cristal un peu forcé et son regard papillonnant, elle donnait l'impression d'avoir été inventée pour tourner un clip. » Elle s'habille de paillettes, à l'instar de son prénom sucré qui conviendrait à une poupée rose bonbon conçue dans un salon de beauté. Sa futilité revendiquée la projette dans une bande-annonce riche en effets spéciaux, mais pauvre en scénario. Dans les cours de récré où l'on baragouine l'anglais, on l'interpelle aimablement par son abréviatif, Priscy, tout en sachant qu'elle se moule ainsi dans une « prissy » (« chochotte, bêcheuse, précieuse »).
Illustré aux États-Unis par Priscilla Presley, née en 1945 et unique épouse du King Elvis, ce miroitant féminin n'a dépassé qu'une seule fois en France la barre des mille, en 1985. Quatre ans plus tard, naissait à Nice Priscilla Betti (prénom complet : Priscilla Cynthia Samantha), qui, à peine adolescente, en raviva le scintillement : enregistré à onze ans, son premier single, *Quand je serai jeune*, connut un succès fulgurant, jusqu'au disque d'or remis à New York. Voilà qui encouragea la chanteuse à poursuivre dans la voie des comédies musicales et des performances chorégraphiques. Sa renommée a influé sur la perception d'un prénom, dont l'ascendance, austère, ne droit rien au strass ni à la culture pop : dans la Rome antique, Priscilla,

diminutif affectif du latin *priscus* (« ancien, respectable ») a voyagé de la haute aristocratie aux premiers chrétiens. Cité par les Actes des Apôtres, le couple formé par Priscilla et son mari Aquilas composait le modèle du ménage exemplaire pour le christianisme naissant.

QUENTIN

Ni charismatique, ni audacieux, Quentin patauge en eaux tièdes, abonné aux places du milieu. Moyen, sans relief, fade, transparent, parfois doux rêveur : « Persuadé qu'il va briller en musique ou au foot, il échoue au service après-vente chez Darty. » Il revêt sans effort le costume du « p'tit gars de province, plutôt lourdaud ». À l'école, il joue le trublion ordinaire du fond de la classe, capable d'arracher un rire aux copains, mais muet devant l'équation au tableau (commentaires de forums scolaires et *Doctissimo*). Son prénom, typique des années collège de la décennie 1990 avec une apogée en 1998 (7 495 dévolutions), a hérité de la pratique romaine qui nommait ses rejetons selon leur rang de naissance (Primus, Secundus, Tertius, Quartus, Quintus).

RAYAN

Sur les réseaux, Rayan est emblématique du jeune citadin sûr de lui, entreprenant, fin stratège en plans business – du moins le prétend-il. Brasseur d'affaires aux contours hasardeux et aux marges de la légalité, il cherche à convaincre : « Rayan, il t'explique toujours comment faire de l'oseille en deux semaines » ; « Les Rayan, ils ont toujours un investissement juteux à proposer, mais jamais d'impôt à payer » ; « Le Rayan connaît bien sûr quelqu'un capable de doubler ton cash » (vidéos humoristiques, 2024 ; *Tweet* satirique, 2023).
Cette star du pognon, à la tchatche aussi facile que l'argent, pratique volontiers l'esbroufe dans sa mise. Il parade en Gucci et Puma, mais il reste fidèle à son accessoire fétiche : le sac banane en bandoulière. L'expression *faire le Rayan* recouvre un mélange de fanfaronnade et de baratin de tiroir-caisse : « Faire le Rayan, c'est se pavaner en Nike Tech tout en refourguant des formations bidon sur Snapchat » (forum *jeuxvideo.com*, 2024).
Faut-il sauver le soldat Ryan ? Non. À l'époque du film Spielberg (1998), Ryan, de souche celtique et signifiant « roi », trônait à la première place des masculins en Écosse et pénétrait le Top 10 en Angleterre. Son double phonétique Rayan (« luxuriant », en arabe), qui nomme l'une des portes du paradis dans la tradition islamique, fut attribué près de 2 200 fois en France en 2010, année de son apogée. On glissera dans le même panier Rayane, arabe à son tour, et qui traduit une idée de beauté et de fraîcheur. Voilà donc un trio à ambition universelle, planté à la croisée des cultures.

RAYMOND

Dans les méandres du cyberespace, le prénom Raymond personnifie le papy bougon, le retraité ronchon. Il en est même le « signifiant commode », professe Wikipédia. Une part de cette déconvenue incombe au feuilleton télévisé *Scènes de ménages*, lancé en 2009 et toujours vaillant en 2025. Raymond, joué par Gérard Hernandez, prend les traits d'un octogénaire grincheux, ancien gendarme, qui partage avec sa femme Huguette un goût pour les commérages, les piques vachardes et les jugements définitifs. D'autre part, les avis sur les prénoms dits « hors du coup » mettent volontiers en scène, façon *Brèves de comptoir*, un Raymond pilier de bar, aux aphorismes de zinc : « Si Raymond éternue, c'est qu'il pense trop fort » ; « Raymond, il ne croit pas aux fantômes, sauf ceux qui lui piquent sa chaise quand il revient des toilettes ».
Si l'étymologie germanique lui prête des vertus de sage (*ragin-mund*, « conseil protecteur »), ce masculin aux 7 600 attributions en 1928 (contre quinze en 2024), n'a pas attendu la révolution numérique pour être déblatéré. Premier ministre français de 1976 à 1981, Raymond Barre (1924-2007), rhabillé en ours Barzy jusqu'en 1995 par le *Bébête Show*, se serait bien dispensé de découvrir l'expression *être raymond* (soit « être ringard ») en 1989, dans les pages du Dictionnaire du français branché. L'auteur, Pierre Merle, l'assortissait de cette glose : « Cet homme politique, bien que caracolant en tête de divers sondages, ne passe pas pour avoir un look spécialement craquant, surtout auprès des jeunes. » Le prénom seul est allé parfois à un quidam pas très futé. Dans les banlieues, chez les usagers des transports publics, il a été synonyme de « contrôleur » (Jean-Pierre Goudailler, *Comment tu tchatches !*, 1997).
Il est piquant d'observer qu'en 2013 ces connotations défavorables ont échappé à l'ex-première dame Carla Bruni quand elle enregistra *Mon Raymond*, ode à son mari Nicolas Sarkozy : « Mon Raymond, il a tout bon, / C'est d'la valeur authentique, / Pour franchir le Rubicon / On peut pas dire qu'il hésite… » Il y a plus fort : puisqu'elle ne pouvait pas baptiser sa chanson *Nicolas*, titre déjà pris par Sylvie Vartan

en 1980, elle avait, de son propre aveu, hésité entre quatre prénoms de substitution : Raymond, Roger, Raoul et Régis. Or, ils avaient déjà chacun mauvaise presse : Roger (*cf. infra*) ; Raoul, apparenté au tocard depuis 1963 par le Volfoni du film *Les tontons flingueurs* (« Je vais lui montrer qui c'est Raoul ! ») ; Régis, inséparable des slogans *Régis un con !* et *Qu'est-ce qu'il est con ce Régis !* qui ponctuaient *Les Nuls l'émission* (*Canal* +, 1990-1992). Carla Bruni ne pouvait donc se soustraire à la logique du quolibet. Et l'ironie veut que son propre prénom, Carla, ait servi un temps dans l'argot des toxicomanes à désigner une dose d'héroïne : « de la brune, de la "bruni", de la "Carla" ! » (*Le Canard enchaîné*, 15 décembre 2010).

ROBERT

Robert le bricoleur a émergé sur les réseaux sociaux pour pointer du doigt, non sans humour, un touche-à-tout au travail imprécis ou approximatif. Ce personnage camoufle sa maladresse sous une avalanche de blabla technique, et, à l'heure du *do-it yourself*, il met en lumière le fossé entre discours savant et compétence réelle : « Avec trois mots ronflants et deux outils mal choisis, Robert le bricoleur transforme chaque chantier en aventure. »

ROGER

Ce grand déserteur de berceaux (cinq naissances en 2024, contre plus de 13 500 en 1924) a rejoint sans appel la confrérie des prénoms périmés, ressuscités à coups d'ironie virale, en flagrant délit d'oubli de son noble héritage germanique (*hrod-gari*, « lanceur de gloire »). Il s'est classé parmi les génériques de l'homme banal, décalé, franchouillard et vieux jeu. « Roger, 58 ans, râleur professionnel, fan de Ricard et de blagues douteuses » (*Pinterest*) ; « Un Roger, toujours un béret sur la tête et une blague salace sous le coude » (*FrenchHumour.com*). Abonné aux bars PMU, Roger incarne donc couramment le modèle senior du beauf, ce Français moyen plutôt fruste et borné, popularisé par Cabu dans *Charlie Hebdo* en 1973.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Roger brilla jadis dans le *Roger-Bontemps*, « personnage jovial, joyeux gaillard insouciant ». Estampillé « *très vieilli* » dans l'édition actuelle du Dictionnaire de l'Académie, ce composé, qui a longtemps exercé la sagacité des chercheurs, a mieux résisté chez les Franco-Canadiens : depuis 1970, il baptise même une rue de Québec, célébrant « un homme qui ne s'en fait pas, qui voit le bon côté des choses ». Fleury de Bellingen (1656), relayé par Littré et d'autres, en rattache l'origine à la lignée des Bontemps, illustre dynastie du Vivarais, où le prénom Roger était de tradition pour l'aîné : « Le chef de cette famille fut un homme fort estimé pour sa valeur, sa belle humeur et sa bonne chère ; on tint à gloire de l'imiter, et plusieurs se firent par honneur appeler Roger Bontemps. » Cette radieuse réputation suscita donc des émules, mais aussi des dérives, la formule servant alors à désigner « tous les faineants & débauchez » (Furetière, 1690), puis des obèses, et même « les boulangers de Paris qui, dans un temps de famine, mirent des ordures dans le pain ».

Cruelle coïncidence : moins badine, l'histoire judiciaire du XXe siècle a retenu le nom d'un autre Roger Bontems, complice de Claude Buffet dans la prise d'otages, suivie d'un double meurtre, à la prison centrale de Clairvaux en 1971. Ces deux détenus furent guillotinés en 1972. Robert Badinter, avocat de Bontems, avait tenté en vain de sauver la tête de son client en plaidant l'absence de sang sur ses mains (*L'Exécution*, 1973). Son échec le détermina à défendre en 1977, devant la même cour d'assises de Troyes, Patrick Henry (ravisseur et assassin d'un garçon de sept ans), qu'il put arracher au châtiment suprême au terme d'un bouleversant plaidoyer contre la peine de mort. Celle-ci fut abolie en 1981, sous la présidence de son ami Mitterrand, et alors qu'il était lui-même garde des Sceaux (*L'Abolition*, 2000).

SABRINA

Dans plusieurs interactions virales, Sabrina, à qui on reconnaît pourtant un tempérament à ne pas se laisser marcher sur les pieds, est décrite comme la fille à problèmes, la copine compliquée et indécise, la girouette affective : « Sabrina c'est un éventail émotif qui s'adapte à chaque circonstance » (*Reddit*). Elle oscille entre sensibilité et mystère, en résonance avec *Sabrina l'apprentie sorcière*, série américaine façonnant l'imaginaire et déclinée en 163 épisodes sur *France 2*, de 1996 à 2003. Le prénom, qui frôla les 7 400 attributions françaises en 1981, ensorcelle à tous le moins les rappeurs, dont il a envoûté les cœurs, constate Justin Noto *(intrld.com*, 1er février 2018) : « Sabrina, t'es déjà trentenaire, on s'envoie en l'air, mais j'ai qu'la vingtaine, donc j'ai qu'ça à faire » (*Damso,* 2017) ; « On parlera du jour où t'épouseras Sabrina, ouais Sabrina, j'vois bien que tu la kiffes » *(La Fouine, 2011).*

Selon une croyance du XII^e siècle consignée par le chroniqueur Geoffrey de Monmouth, la toute première Sabrina était une princesse qui périt noyée dans le Severn, le plus long fleuve du Royaume-Uni. Le nom du cours d'eau, qui prend sa source au Pays de Galles, inspira le sien. Entre légende médiévale et fantasmes en ligne, Sabrina distille ainsi instabilité et magnétisme.

SHARON

A priori, Sharon semblait promise à une destinée radieuse, elle qui s'apparie à l'épouse aimante et fidèle dans l'allégorique *Cantique des cantiques* : « Je suis le narcisse de Sharon, le lis des vallées. À l'ombre de mon bien-aimé je me suis assise, et son fruit est doux à mon palais. » Signifiant « plat pays » en hébreu, le Sharon désigne aussi l'immense verger qui forme en Israël la plaine littorale, région la plus peuplée du pays. Le prénom, mis à la mode par les puritains anglais au XVII^e siècle, a massivement migré aux États-Unis, berceau de Sharon Tate (1943-1969) ou de Sharon Stone, née en 1958. En France, il a été dévolu à près de 1 300 filles entre 1955 et 2000, sa meilleure année.
Mais la médaille comporte son revers, qu'authentifie depuis 1990 l'argot anglais : la paire *Sharon et Tracy*, deux féminins fort répandus dans les classes modestes, définit des jeunes femmes très ordinaires, tapageuses, peu instruites et aux mœurs légères. Le *Harrap's slang* (Dictionnaire d'argot français-anglais et anglais-français, Harrap-Bordas, 1998) fournit cette citation explicite : « The club was full of Sharon and Tracys », en d'autres mots « rempli de filles remuantes, allumeuses et sans distinction ». Certains prénoms se figent ainsi en raccourcis moraux. La déconsidération de Sharon, moins sensible en France, y est néanmoins connue, surtout dans les milieux où les prénoms classiques sont valorisés au détriment de leurs nombreux outsiders anglo-saxons. Cette perception négative a pu donner lieu à quelques sarcasmes.

STACY

C'est d'abord sur des réseaux anglophones (dont *4chan*, depuis 2011), que Stacy a mordu la poussière, mais ses mécomptes s'exportent sporadiquement sur plusieurs forums francophones. Ses détracteurs attitrés ? Les « *incels* », contraction de « *involuntary celibate* », soit les célibataires involontaires. Ils incriminent son tempérament frivole, lié à une réelle beauté qui la rend vaniteuse, séductrice, égocentrique et insipide. La Stacy concentre ainsi le ressentiment et le mépris de ceux, aussi nombreux que frustrés, pour qui elle cristallise un objet de désir idéalisé et inaccessible. Ils l'opposent souvent à Becky, banale et conformiste, ou à Esther, sage et réservée.
Ce stéréotype misogyne sanctionne avant tout la fille trop libre ou la femme réputée dévergondée, en clair celle « qui couche avec tout le monde sauf avec moi », à l'instar d'une vedette du porno. Ce statut de partenaire fantasmée, mais forcément hors de portée, fait d'elle un bouc émissaire, un réceptacle commode pour les injures. Dans ce cas, « le terme *Stacy*, déshumanisant, est similaire au mot *pute* » (*Dictionary.com*). Les contenus viraux ont entretenu le tour « Scumbag Stacy » (littéralement « sac à ordures »), traduisible par « Stacy la garce » ou « Stacy la pétasse ». Hors du registre sexuel, le prénom a houspillé la jeune femme blanche basique, sans saveur ni personnalité, avec le physique pour seul atout.
En France, c'est 1994 qui recruté le plus de Stacy (419), bien davantage que 2024 (14). L'étymologie réserve à ce féminin deux ascendants : Anastasie ou Eustache (via la forme médiévale Stace).

STEVE

Emprunté au grec « stephanos » (couronné) dont émanent Stéphane et Étienne, Steve pâtit de quelques commentaires acides pour son côté crâneur ou donneur de leçons : « Encore un Steve qui croit tout savoir » ; « Ce mec est le genre de Steve qui t'explique la vie après deux bières ». Mais l'anglais l'a bien davantage cabossé, ne serait-ce qu'avec l'expression « Scumbag Steve », où, selon les cas, il passe pour une ordure, un connard, un parasite, une sangsue ou un squatter. On le regarde donc comme un profiteur, sans respect pour autrui, voire toxique par ses comportements. Il est le gars qui ne paie jamais mais critique toujours, ou « le trublion qui débarque dans ta soirée sans y être invité, et repart avec ta copine ».
Ici, la genèse de la dépréciation est connue. En 2006, le portrait d'un adolescent du Massachusetts, immortalisé par sa mère pour un cours de photo, montrait un sujet typé, avec casquette plate à l'envers, veste à col de fausse fourrure, regard insolent. Posté sur *MySpace* puis sur *Reddit* (2011), le cliché devint iconique de l'esthétique transgressive et de l'effronterie. On baptisa le personnage Steve, en amplifiant son style dérangeant, pour en soutirer une image de

manipulateur, d'opportuniste, au pire de racaille. Les milliers de Steve français (pic de naissances : 1 164 en 1981) ne traînent heureusement pas leur prénom comme une casserole.

SULLIVAN

Sur ce masculin, qui sonne comme une tentative maladroite de parachuter Hollywood dans une cour de récré, on jettera un regard désabusé, ou plutôt un œil noir : « œil noir » est précisément son sens en vieil irlandais. « Un Sullivan, c'est le gosse en blouson simili cuir, sûr qu'un prénom comme le sien suffit à décrocher un casting chez Netflix » ; « Avoir un Sullivan à la table, c'est comme avoir une chaîne de fast-food dans un vieux quartier : on s'en passerait bien » ; « C'était Sullivan que j'avais choisi pour mon deuxième fils. Sully pour les intimes. J'ai fini reculer car ma mère le détestait » (*Reddit*).
Totem d'une époque persuadée qu'un vernis pseudo-yankee suffirait à infléchir un destin, il ne garde que les reliefs d'un cosmopolitisme de province. Il n'a d'ailleurs pas ratissé bien large, même bardé de variantes boiteuses (Sullyvan, Sulyvane, Sulivann) : en 1998, sa meilleure année, 319 attributions, pas même une par jour.

TATIANA

Tatiana se moule volontiers dans un cliché, celui de la fille jugée superficielle et provocante. Par sa mise, son maquillage, sa séduction ostentatoire, elle s'apparente à la bimbo. La sonorité étrangère du prénom, à dominante slave, renforce le fantasme en y incorporant des nuances souvent sexualisées ou stigmatisantes : « Dès qu'elle entrait dans le salon, son allure sophistiquée et son accent exotique en faisaient une Tatiana : l'image d'une femme fatale, accaparant les œillades et les conversations. »

TIFFANY

Auréolé d'un certain kitsch non exempt de panache, le prénom Tiffany est souvent indissociable, parmi ses jeunes détentrices, d'une esthétique assumée et codifiée : bijoux rose bonbon, sacs à strass, mèches blond platine, culte des logos voyants façon *Hello Kitty*. Elle se projette influenceuse, connaît sur le bout de ses ongles manucurés le panthéon des candidats de téléréalité dont elle est se sent déjà l'égale. Elle affectionne les selfies au flash autant que les mentions « trop mdr » (mort de rire) jetées en ponctuation numérique. Elle cultive des maximes plutôt creuses qui trahissent son besoin pressant d'exister : « L'amour, c'est comme l'air… on le sent mais on ne le voit pas » ; « Je suis unique, comme tout le monde ». Voyante, sa fière élégance juvénile relègue dans l'ombre la pieuse origine de son prénom, dérivé de la solennité chrétienne de l'Épiphanie, cette fête de janvier où l'on tire les rois. Avec 1 077 titulaires, l'année 1992 a été en France la plus riche en Tiffany.

TIMÉO

Galvanisé par la vogue passagère des prénoms en *– éo* (Léo, Cléo, Théo, Mathéo, Éléo), Timéo est ressenti par ses détracteurs comme enfantin, « adorable pour un bébé, mais sans profondeur à l'âge adulte ». On le dit « inconsistant, inventé pour sonner mignon », « confectionné pour la génération biberonnée au Disney Channel » et « sûrement plus attendrissant pour un nourrisson que pour un directeur commercial de 45 ans ». Bref, s'il est craquant à la maternelle, il vieillira mal : « C'est le genre de prénom gadget qui périmera comme le yaourt oublié dans le frigo » ; « C'est typiquement le nom que les parents regrettent dès que leur fiston entre au collège » (divers sites et forums).
Les bonnes âmes y voient un pieux masculin, diminutif du grec Timotheos, « qui honore Dieu ». D'autres le rattachent au grec Timaios (« honneur »), tout comme le Timée de Platon dialoguant avec Socrate ou le Timée des Évangiles, ce père de l'aveugle à qui le Christ rendit la vue (Marc 10, 46). Les esprits plus caustiques, eux, se souviennent de leurs cours de latin et traduisent littéralement « Timeo » par un sinistre « Je crains », première personne de l'indicatif. Le Virgile de *L'Énéide* ne fait-il pas dire à Laocoon, soupçonneux devant l'offrande du cheval à la ville de Troie : « Timeo Danaos et dona ferentes » (« Je crains les Grecs, même lorsqu'ils apportent des cadeaux ») ?

TITOUAN

Si certains Titouan revendiquent fièrement leur prénom, d'autres se souviennent des sarcasmes essuyés sur les bancs de l'école : « On m'a toujours demandé avec condescendance si je m'appelais vraiment ainsi, comme si mes parents avaient voulu faire les malins ! » (*Journal des femmes*, 2020). Ce dérivé un peu puéril du robuste Antoine, et que l'on crut un temps raffiné et artistique, a été répertorié parmi les pires masculins (sic) sur plusieurs fils de discussion : trop flasque, prétentieux, sans étoffe, et d'un exotisme de carton-pâte. On l'associe

narquoisement au garçon fragile, égaré, au bobo contrarié, « élevé sans gluten ni télévision » : « Titouan, c'est le reflet délavé d'un Antoine trop stylisé, c'est un Antoine sous *Lexomil*, c'est le mirage lexical du néo-bourgeois bohème » ; « Titouan ? Mais putain, ce prénom, ça sent le mec qui va se faire tabasser par la vie. Force à vous, les Titouan ! » (*AskFrance, Reddit*, 2024).
Des exégètes y voient la trace d'une tentative avortée d'ascension sociale. Idéalement en effet, on le destinerait à un petit prince, mais le chérubin est pâle, confus et désarmé : « On dirait un prénom de mousse breton croisé avec un personnage de roman pour la jeunesse » ; « Titouan, c'est l'Antoine des parents qui pensent que la poésie remplace l'éducation ».
Nombre de géniteurs ont été inspirés par la rayonnante figure du navigateur Titouan Lamazou. À sa naissance à Casablanca en 1955, c'était un Antoine pour l'état civil, et pour sa famille un petit Antoine, un Titoine. Diminutif que les Marocains confondirent avec leur ville de Tétouan. Depuis lors, il est devenu pour tous Titouan : rectification d'ailleurs entérinée par les registres en 1986. En France, c'est l'année 2008 qui fut la plus fertile en porteurs de cette variante : 1 450, chiffre qui plongea sous la centaine en 2024.

TRACY

Tracy partage en miroir le destin de Sharon, avec qui elle forme un binôme dépréciatif dans l'argot anglais. Très populaire dans la classe ouvrière britannique des années 1970-1980, et sous l'effet de cette implantation dans des milieux sociaux peu privilégiés, Tracy a été frappée de stéréotypes malveillants. Ils l'ont assimilé à la fille « bas-de-gamme », peu cultivée, à la flirteuse débridée, aux tenues et aux propos criards. Cet opprobre d'outre-Manche s'est peu répercuté dans l'Hexagone, où la meilleure année du prénom fut 1992 (390 attributions). Mais des Françaises ont témoigné d'un sentiment de décalage ou d'exotisme malvenu en regard des porteuses de prénoms plus conventionnels.
Fait étonnant : à l'époque victorienne, et parmi les aristocrates, Tracy était un prénom masculin fort respectable, que porte aussi, en littérature, un des héros du roman de Dickens *The Pickwick Papers* (1837). En 1940, le film *The Philadephia Story*, de George Cukor, a contribué à une féminisation désormais sans retour : Katharine Hepburn y incarnait Tracy Lord, bourgeoise brillante et hautaine, plongée au cœur d'un triangle amoureux. Selon les sources, Tracy serait un diminutif de Theresa ou émanerait d'un nom de famille anglais reproduisant un vieux toponyme normand (« chemin ou domaine de Thracius – un prénom romain »).

VANESSA

« Je m'appelle Vanessa. Les gens me font encore la blague "Joe le Taxi" quand je me présente. Tant d'années plus tard, c'est lassant ! On m'imagine forcément écervelée ou poupée Barbie échappée des eighties », témoigne une porteuse de ce prénom devenu kitsch et inséparable de Vanessa Paradis, cette *lolycéenne* – ainsi la baptisait Gainsbourg – qui interpréta son premier tube à 14 ans, en 1987. Vanessa reste coincée dans ce poster fané de bluette adolescente : coiffure peroxydée sur papier glacé, nostalgie FM et clips, promesses de romances faciles pour magazines. De quoi alimenter la caricature.
« Quand j'étais ado, s'appeler Vanessa c'était la classe ; aujourd'hui, ça sonne presque comme une blague », renchérit une jeune femme. La désuétude est documentée : « Vanessa, c'était en 1980, on en constate la désaffection de nos jours » (*Journal des femmes*, 8 mars 2011) ; « Vanessa a pâti de son assimilation quasi immédiate à la chanteuse. Après un pic en 1988 (4 300 naissances), il s'est effondré », observait en 2016 Florence Le Bras (*Prénoms, mode d'emploi*, Larousse).
Renvoyant à Vanessa Paradis et à Carla Bruni, les tours *faire sa Vanessa* et *faire sa Carla* émaillent *Manquait plus qu'ça*, le premier album (2005) de Sandrine Kiberlain. La comédienne y joue l'autodérision et désarme par avance les critiques lui reprochant de se chanter à son tour : « Elle fait sa Carla, / Elle fait sa Vanessa / Elle va donner d'la voix / Des paroles à tout va / Manquait plus qu'ça. »
Purement artificiel, le prénom fut créé en 1726 par Jonathan Swift, l'auteur des *Voyages de Gulliver*. Cet écrivain irlandais combina la syllabe initiale du patronyme (Vanhomright) et du prénom (Esther) de celle qui l'aimait, et il y ajouta un « *a* » décoratif : Vanessa. Le fruit de cet artifice titra son poème allégorique *Cadenus et Vanessa*, où Cadenus, anagramme du latin *decanus* (« doyen »), le personnifiait : il était doyen de Saint-Patrick en 1713 lorsqu'il rencontra cette fille d'un commerçant hollandais établi à Dublin, de treize ans sa cadette. Vanessa se fonde donc sur un simple jeu de lettres.
Il est surprenant qu'on ne l'ait jamais désobligeamment associé par la suite à son reflet

lexical : *Vanessa* désigne en effet depuis 1758 un papillon commun, francisé en *vanesse* (1827), et rattaché par Pierre Guiraud au bas latin *vanities* (« vanité, frivolité »), d'après *vanus*, « vide ». Voilà qui paraît assez conforme à la perception actuelle du prénom, figé dans son aura de superficialité (Dictionnaire des étymologies obscures, Payot & Rivages, 1982).

Dans l'arène féroce du numérique, des prénoms cessent d'être de simples marqueurs de l'intimité pour devenir des symboles, des clichés, parfois même des insultes.

Ce phénomène, à la fois brutal et captivant, prolonge les ancestrales pratiques de stigmatisation tout en les amplifiant à une vitesse vertigineuse.

Derrière les moqueries virales et les mèmes acérés, se dessinent les contours d'une société en quête de repères, où les prénoms dévoilent des tensions sourdes : hiérarchies sociales, fractures culturelles, mythologies modernes.

Quelque quatre-vingts entrées alphabétiques peuplent ce cyber-pilori, dont Kevin est loin de détenir l'exclusivité.

Photo de couverture : Gravés sur des bols, des prénoms se figent aussi dans la porcelaine de la péjoration collective.